

CONSEIL D'ARCHITECTURE D'URBANISME ET D'ENVIRONNEMENT DE L'ORNE.

CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE
DES "SAVOIR-FAIRE" AYANT
CONCOURU A L'EDIFICATION DU
PATRIMOINE ORNAIS.

PAR

PIERRE GOSSELIN
Architecte D.P.L.G.

N° inv: 6465

106
35
ARC
REG.
R. 18

MINISTÈRE DE L'ENVIRONNEMENT

Délégation Régionale

à l'Architecture et à l'Urbanisme

14, rue de la République - B. P. 10000 - Caen

14037 CAEN CEDEX Téléphone (03) 302136

P R E F A C E

LES CHOSES BÂTIES PAR LES HOMMES, MAISONS, MONUMENTS, VILLES, ENTREPOTS, OUVRAGES D'ART, ROUTES, NOTRE VIE QUOTIDIENNE S'Y IMMERGE, NOS VOYAGES NOUS EN MONTRENT LA VARIÉTÉ, LES LIVRES ET PHOTOS, NON SEULEMENT EN RESTITUE L'IMAGE, MAIS DES ÉTUDES NOUS PERMETTENT D'EN COMPRENDRE LA TEXTURE, LA STRUCTURE, LA SIGNIFICATION.

D'AUTRES APPROCHES NOUS RENSEIGNENT SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL, LES CHANTIERS, LES OUVRIERS QUI Y ONT TRAVAILLÉ ET SUR CEUX DE QUI ÉMANAIT LA COMMANDE.

ET PUIS LES MUSÉES DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES NOUS MONTRENT LES OUTILS PERMETTANT D'INTERVENIR SUR LA MATIÈRE ET DE METTRE EN ŒUVRE LE MÉTIER.

MAIS QU'EN EST-IL DU MOMENT PRÉCIS OÙ L'OUVRIER UTILISE L'OUTIL, EXÉCUTE LA DEMANDE, BÂTI LA STRUCTURE, FAÇONNE LA TEXTURE, ÉDIFIE LES BÂTIMENTS, PARMI QUOI NOUS VIVONS ? QU'EN EST-IL DU GESTE DE L'OUVRIER SUR LE LIEU PRÉCIS DU CHANTIER OÙ IL MET EN ŒUVRE SON "SAVOIR-FAIRE" ?

C'EST CE À QUOI INTRODUIT CE TRAVAIL EN LIMITANT SON CHAMP D'INVESTIGATION AUX PRATIQUES ARTISANALES LOCALES EN PARTICULIER À CELLES EN VOIE D'EXTINCTION, EN VUE D'EN RETENIR LA MÉMOIRE. LEURS TRACES SONT EN EFFET ENCORE VIVES DANS LE PAYS ORNAIS EN RAISON D'UNE TRADITION RURALE NETTEMENT DOMINANTE. D'AUTRE PART, LA STRUCTURE GÉOLOGIQUE TRÈS VARIÉE, CONTRASTÉE MÊME ET UNE COUVERTURE VÉGÉTALE RICHE D'ESSENCES DIVERSES, OFFRENT DE NOMBREUSES MATIÈRES PREMIÈRES UTILISABLES POUR LA CONSTRUCTION, QUI ONT SUSCITÉ UNE PANOPLIE DIVERSIFIÉE DE MÉTIERS ET DE PRATIQUES À EXPLORER.

ENFIN, LE PRÉSENT MÉMOIRE NE PRENDRA SON SENS VÉRITABLE QUE DANS LA MISE EN ŒUVRE DES PERSPECTIVES QU'IL A PERMIS D'OUVRIR. NOUS REMERCIONS DONC ARCHITECTURE ET CONSTRUCTION QUI NOUS A FOURNI LES MOYENS DE CETTE PREMIÈRE ÉTAPE ET MONSIEUR GOSSELIN DU TRAVAIL ACCOMPLI POUR LA FRANCHIR.

Jean-Michel AVRAMIDES.

Animateur du C.A.U.E. de l'ORNE.

S O M M A I R E

1- <u>COMMENT APPROCHER CES "SAVOIR-FAIRE" ?</u>	p. 1
2- <u>LA RECHERCHE DES DOCUMENTS EXISTANTS.</u>	p. 3
2-1 Un constat.	p. 4
2-2 Bibliographie.	p. 5
3- <u>LA RECHERCHE DES PERSONNES.</u>	p. 7
3-1 La méthode.	p. 8
3-2 Fiches (compte-rendus des interviews).	p. 9
4- <u>UNE PREMIERE APPROCHE DES " SAVOIR-FAIRE".</u>	p. 31
4-1 La transmission des "savoir-faire".	p. 32
4-11 Les 4 écoles.	p. 32
4-12 La pratique sociale de la construction	p. 33
4-13 L'apprentissage des artisans de pays.	p. 35
4-14 Un sens viscéral de la construction.	p. 36
4-15 L'auto-réapprentissage des restaurateurs amateurs.	p. 37
4-2 Le travail des matériaux et leur mise en oeuvre.	p. 38
4-21 La maçonnerie de moellons.	p. 38
4-22 La taille des pierres.	p. 47
4-23 Le bois et la charpente.	p. 56
4-24 " terril ", " ardrille " et " torchis ".	p. 59
4-25 La terre cuite artisanale. .	p. 63
4-3 Une efficacité des "savoir-faire".	p. 67
5- <u>BILAN PROVISOIRE ET PROPOSITIONS.</u>	p. 68
5-1 Comment enregistrer et communiquer les "savoir-faire"?	p. 69
5-11 L'impasse habituelle.	p. 69
5-12 Filmer : une solution nécessaire.	p. 70
5-13 Quels chantiers filmer ?	p. 70
5-14 Un travail d'équipe.	p. 72
5-2 Quelle actualité pour ces "savoir-faire" ?	p. 73
5-3 Des "savoir-faire" aujourd'hui ?	p. 73

1- COMMENT APPROCHER CES "SAVOIR-FAIRE"?

- Dans un premier temps au moins, cette étude privilégie les "savoir-faire" les plus communs, ceux qui étaient d'usage courant et qui ont façonné le patrimoine du quotidien.

Une pratique collective de la construction diffusait largement parmi la population la plupart de ces "savoir-faire". Ancrés sur des situations locales, ceux-ci valorisaient toutes les ressources particulières en matériaux de construction (minéraux et végétaux). Les artisans de pays ou les "tâcherons" réalisaient les travaux les plus délicats. Souvent empreints d'archaïsmes, ces "savoir-faire" ont rapidement été oubliés.

- Si les compagnons restent toujours les maîtres des "savoir-faire", leurs interventions concernaient le plus souvent des ouvrages extraordinaires tels que les clochers d'églises. On admirait leurs chefs-d'oeuvre tandis que leur "savoir-faire" demeurait étranger au quotidien. L'organisation corporatiste des métiers se chargeait de la formation des apprentis et a préservé jusqu'à aujourd'hui l'intégrité de leurs "savoir-faire".

- Pour aborder ces "savoir-faire", impliqués dans la réalisation des constructions banales, deux axes de recherche ont été retenus : d'une part l'exploration des documents et études existantes, d'autre part la recherche de personnes à même de témoigner de ces "savoir-faire". Les principaux centres d'information régionaux, les archives départementales et le Parc Régional Normandie Maine ont délimité une recherche locale des documents existants. La recherche des personnes s'est faite en direction des vieux artisans de pays, des paysans qui utilisent toujours ces anciens "savoir-faire" pour l'entretien de leurs bâtiments et enfin en direction des restaurateurs, particuliers ou entreprises spécialisées.

2- LA RECHERCHE DES DOCUMENTS EXISTANTS.

2-1 UN CONSTAT.

- Cette recherche n'a pas révélé de documents écrits ou graphiques spécifiques aux "savoir-faire". Cependant, un certain nombre les évoque de différentes façons.

- Les plus intéressants à cet égard sont les traités de construction et quelques livres concernant l'architecture traditionnelle et régionale. Les plus complets parmi ceux-ci, en décrivant précisément les techniques et les matériaux utilisés, mettent en évidence l'intérêt, la richesse et l'efficacité des "savoir-faire".

Certains de ces ouvrages dévoilent quelques "astuces" pratiques, mais les indications sur les façons de faire restent limitées.

- Les documents évoquant les anciens métiers décrivent principalement les conditions de vie et de travail des ouvriers. Ces témoignages ont plus un caractère historique, culturel et social que technique et pratique.

- Les articles récents à propos de l'artisanat traduisent des préoccupations économiques et de statuts. La bibliothèque des compagnons de Paris ainsi que les vieux traités de construction des Beaux-Arts fourniraient sans doute d'autres informations intéressantes.

- Le musée des Arts et Traditions Populaires de SAINTE GAUBURGE, le musée des Métiers de DOMPIERRE présentent des reconstitutions d'ateliers ou des panoplies d'outils. Quelques explications permettent d'imaginer à peu près le travail des ouvriers alors que les outils eux-mêmes et leurs formes étranges nous laissent perplexes. Ces musées s'intéressent peu, en fait, aux métiers du bâtiment. Le musée du granit suggère seulement le travail impressionnant de la taille de cette pierre.

- L'exposition "ARCHITECTURE RURALE EN BASSE NORMANDIE" organisée par le musée de Normandie, traduit une extraordinaire concordance entre les différents matériaux de construction utilisés et la typologie des fermes. Elle illustre la variété des matériaux et leur mise en oeuvre appropriée. Elle évoque aussi l'histoire récente des métiers traditionnels du bâtiment.

2-2 BIBLIOGRAPHIE.Aux Archives Départementales :

- Un dossier de coupures de presse concernant l'artisanat.
- " DANS LE PAYS D'AUGE". (périodique) : Une série d'articles relatifs à la restauration des manoirs.
- "L'ARCHITECTURE DE PANS DE BOIS EN NORMANDIE" de Yves LESCROART.

Au Parc Régional Normandie Maine :

- ARCHITECTURE PAYSANNE EN FRANCE " La maison"
J. FREAL édition SERG.
- ARCHITECTURE ET VIE TRADITIONNELLE EN NORMANDIE
G. LETENOUX édition BERGER
LEVRAULT.
- "L'HABITAT RURAL" Parc Régional Normandie Maine
étude de Mr FORTIN.
- FERMES ET LOGIS DU BOCAGE DE L'ORNE
A. SARAZIN édition SERG.
- *Prêté par Monsieur ELAS.* TRAITE DE CONSTRUCTIONS CIVILES 6ème édition.
E. BARBEROT 1924.
- MANUEL DE CONSTRUCTION RURALE ET ALTERNATIVE
C. MICMACKER. édition Surcenne.
- MANUEL DE CONSTRUCTION RURALE N°2.
Edition Alternative et Parallèle.
- DES METIERS ET DES HOMMES Au Village.
HENRY Edition : SEUIL.
- DES METIERS ET DES HOMMES. A la lisière du bois
BERNARD Edition : SEUIL.
- L'ARTISANAT FRANCAIS.
M. DRAUCOURT Edition; UFAP.

Au C.A.U.E.

- L'HABITAT PERCHERON Etude CREDHAR.
- VISAGE D'UNE REGION LE PERCHE Etude de H. FERGUSON.

Autres références :

- L'ARCHITECTURE RURALE ET BOURGEOISE.
DE DOYON.et HUBRECHT.
- L'ARCHITECTURE RURALE FRANCAISE.
De H. ROULIN.
- L'ARCHITECTURE RURALE FRANCAISE
" Corpus des genres"
Edition Berger Levrault.
- LES CAHIERS DE L'ARCHITECTURE CONVENTIONNELLE.
Série de L'U.P. de NANCY.
- CONVENTIONS. C.E.R.A.

3- LA RECHERCHE DES PERSONNES.

3-1 LA METHODE.

- Vu les délais impartis à cette étude, il n'était pas question de se lancer dans un recensement de caractère systématique. Le réseau de personnalités et d'associations locales, alerté par le C.A.U.E. sur ce projet, a permis de repérer un certain nombre de personnes intéressantes : des vieux artisans et des paysans détenteurs de "savoir-faire" traditionnels ainsi que des restaurateurs amateurs. La plupart ont pu être contactés et ont accepté une entrevue. Certaines informations, plus tardives, n'ont pu être exploitées à ce jour. Des fiches rendent compte de chaque interview menée. Une liste regroupe les dernières informations recueillies.

- Ces entretiens se sont déroulés sous le mode de "l'interview non directive". Le plus souvent, ils avaient lieu à la "maison" ou au "bureau". Parfois, des visites de bâtiments ou des présentations d'outils au dépôt illustraient les propos. Le "faire" se disant mal, quelques "questions guides" permettaient de l'approcher de différentes façons et de relancer éventuellement la discussion :

- L'apprentissage.
- Les matériaux, leurs qualités et leur mise en oeuvre.
- Les outils utilisés et la manière de s'en servir.
- La construction ou la réalisation d'un bâtiment type.
- Les récits de chantiers originaux et les histoires de métiers.

- Conscient des limites de ce type d'investigations, le C.A.U.E. prévoit à terme un projet plus ambitieux. Il se propose en particulier d'utiliser le film ou la vidéo afin d'enregistrer les gestes du "faire". Il était donc nécessaire de rechercher des sujets potentiels. Il fallait aussi définir plus précisément ce type d'intervention ainsi que la forme possible des documents. Les personnes rencontrées ont en général accepté de contribuer à ce projet bien que cela leur paraisse souvent difficile à réaliser. A l'issue de cette étude, une première approche des "savoir-faire" permet de définir des propositions concrètes.

3-2 FICHES. (compte-rendu des interviews).

MR HUBERT
À PREAUX (PERCHE)

ENTREPRENEUR RETRAITE
TAILLEUR DE PIERRES

INF : ÉTUDE DE HÉLÈNE FERGUSSON
VISAGE D'UNE RÉGION LE PERCHE

MR RENIER

- Le père et le grand-père de Monsieur HUBERT étaient charpentiers à PREAUX et lui ont appris la charpente. Son grand-père avait appris la charpente au cours de son service militaire effectué dans les chantiers normands de la marine. Rentrant au pays, celui-ci fit sa petite révolution. Il rapportait la technique du moisage qui fut très longtemps discutée et critiquée par les anciens de la région.

- Son père lui a montré comment procéder pour tracer l'épure au sol d'une ferme. Il lui a aussi appris une méthode pour tracer un arêtier et une croupe. Monsieur HUBERT a restauré des tourelles en recopiant exactement les bois abimés sans savoir les redessiner, il ne sait pas tracer l'épure d'une charpente de tourelle. Lorsqu'un fermier commandait un travail, chacun avait sa façon de concevoir. Ceux qui étaient "un peu malin" faisaient un dessin, les autres griffonnaient sur un bout de papier et disaient exactement ce dont ils avaient besoin comme bois. Pour Monsieur HUBERT, un artisan sur deux, à peu près, était capable au début du siècle de travailler sur des plans d'architecture.

- Depuis tout jeune, Monsieur HUBERT préférait la pierre et voulait la travailler. A dix-sept ans, il finissait sa première maquette de pierres sculptées à la manière d'un chef-d'oeuvre de compagnon. Il a appris la maçonnerie et la taille des pierres sur le tas, en regardant les autres et en essayant. Au début, il avait du mal, mettait du temps et il lui arrivait de casser ses blocs de calcaires. Aujourd'hui, retraité, il continue de tailler la pierre pour son plaisir, il se lance dans la sculpture d'art.

- Les moellons étaient pris sur place ou le plus près possible du chantier. On allait chercher les pierres de tailles dans les carrières adéquates. Pour les encadrements, on allait à NOGENT LE ROTROU où la pierre est belle et pas trop dure à travailler. Pour les seuils, on allait à BELLEME où la pierre est plus dure. Le tuffeau très tendre de la Vallée de la LOIRE ne résiste pas à notre climat trop humide. Les pierres étaient dégrossies et taillées "vertes" par le carrier car en séchant elles durcissent et deviennent beaucoup plus difficiles à travailler.

Les bons carriers marquaient le lit de la pierre, avec leur signe, de façon à ce qu'on puisse le retrouver facilement. Une pierre posée sur son lit est plus résistante et se travaille sans risque d'éclatement.

Cependant, pour faire du beau travail, il faut les retailler sur place, une fois mise en oeuvre, afin de tirer des alignements parfaits. Les "rentablements" (corniches) étaient toujours tirés sur place sinon ils dansaient.

- Monsieur HUBERT pense que dans sa région on ne construisait déjà plus avec du mortier de terre en 1900. On utilisait le mortier de chaux grasse. On allait aux fours de NOGENT LE ROTROU chercher avec des tombereaux le calcaire cuit en blocs. Sur le chantier, on dégageait une aire de 15 mètres de diamètre environ, au centre de laquelle on vidait les tombereaux de calcaire cuit. On fermait cette aire par un anneau de sable de façon à former un "bassin", puis on versait de l'eau sur les pierres. La chaux vive était éteinte en deux fois et l'on obtenait ainsi une pâte blanche qui, mélangée au sable, donnait le mortier. Jusqu'à la fin du chantier, on venait puiser dans le bassin où se conservait la chaux grasse en ajoutant de l'eau.

- Monsieur HUBERT a essayé de refaire du mortier de terre pendant la dernière guerre, lorsqu'on manquait de tout. D'après lui, les résultats obtenus n'étaient pas très satisfaisants. Il pense qu'ils ne pétrissaient pas assez la terre.
" On prenait de la terre franche sur place dont il fallait retirer tous les cailloux en cassant les mottes. Puis on la mouillait et pétrissait pour obtenir un mortier. C'était un gros travail".

-Autrefois, tous les planchers étaient en terre. Quand la terre était prête, ils y ajoutaient de la paille en bonne proportion (à peu près moitié/moitié) et bien mélangée. Ensuite, ils enroulaient ce torchis autour de lattes de bois de façon à obtenir des "barrelets" (sorte de gros boudins). Ces barrelets étaient placés côte côte sur les soliveaux et servaient en quelque sorte de hourdis. Ils en lissaient la sous face entre les soliveaux et rechargeaient de terre au-dessus afin de faire une dalle.

Sous le poids énorme de la terre mouillée, les poutres, qui n'étaient pas étayées, prenaient de suite une flèche. Pour rattraper le niveau de la dalle, ils devaient donc charger au centre ; cela explique que ces planchers sont toujours plus épais au centre que sur les rives.

En 1900, ce type de plancher était déjà remplacé, dans le PERCHE, par des hourdis fins de terre cuite posés sur les solives et assemblés au plâtre.

MR BLAVOT

ROUTE DU MANS

A BELLEME

INF : MR RENIER.

ENTREPRENEUR

- MAÇONNERIE

- CHARPENTE

- COUVERTURE

- Monsieur BLAVOT est un artisan de pays qualifié pour les travaux de restauration. Il connaît parfaitement la " construction " à l'ancienne de sa région. Son savoir-faire est aujourd'hui reconnu : c'est lui que l'on va trouver pour les travaux qui sortent de la routine. Il sait tailler la pierre, préparer du mortier de chaux grasse etc...

- Il a appris la construction sur le tas. Les conditions de cet apprentissage n'étaient pas du tout celles du C.A.P. Il y avait un apprenti par maçon. Les apprentis devaient approvisionner en mortier les maçons et dans les murs en moellons le mortier se mettait à la pelle, pas à la truelle. Il fallait faire vite si l'on voulait regarder comment le maçon faisait. Le matin on venait plus tôt pour essayer soi-même. C'est donc en observant, en essayant par la suite et à force de volonté que Monsieur BLAVOT a appris.

- Cet apprentissage complété par l'expérience des chantiers lui a permis d'acquérir au cours des années le "métier". Seules sa propre intelligence et sa sensibilité lui ont permis de comprendre la construction. Il a un sens viscéral de la construction, il n'a pas de mot pour l'expliquer. Il prétend que ses apprentis qui préparent le C.A.P. expliqueraient mieux que lui. Pour lui, il faut voir sur le chantier et c'est à chaque fois différent. La théorie, dit-il, ça va bien pour le neuf; dans l'ancien, il faut bien connaître et savoir s'adapter. Aujourd'hui, restaurer, ce n'est pas vraiment compliqué parce qu'on sait comment c'est construit, comment travaillent les bâtiments. Mais dans 20 ans, quand il faudra reprendre les bâtiments qui ont déjà été rébricolés on ne sait pas comment : " je ne voudrais pas y être! ".

- Personne n'a appris ni la charpente, ni la descriptive à Monsieur BLAVOT. Il a observé des charpentiers ainsi que des charpentes de bâtiments puis, comme toujours, il a essayé. Lorsque les projets étaient un peu compliqués (par exemple pour ses premières noues ou arêtiers), il faisait des maquettes

en bois blanc qu'il agrandissait progressivement jusqu'à obtenir des modèles suffisamment précis de ces pièces de charpente.

- Monsieur BLAVOT a rarement bénéficié d'explications. Les "anciens" dévoilaient rarement leurs "trucs". Un maçon italien lui a pourtant montré un "truc" assez extraordinaire.

Après les bombardements de la guerre, bon nombre de charpentes avaient bougé. Les bâtiments s'étaient déplacés et inclinés. Ce maçon Italien lui a montré comment les remettre en place sans les démonter en ne jouant que sur quelques leviers. " Il faut bien voir, savoir comment ça travaille et agir juste là où il faut. Ca va vite, ce n'est pas dur mais c'est spectaculaire".

Récemment, Monsieur BLAVOT a eu l'occasion de réutiliser ce truc à la suite d'un accident. Un poids lourd en percutant un pignon avait déplacé la charpente. Il y avait un jour de 30 cm entre la maçonnerie et la base de la charpente. En un quart d'heure, Monsieur BLAVOT a tout remis en place et il n'y avait même plus de fissure!.

- Il possède encore une série de "vieux outils" dont il se sert encore régulièrement et qu'il a bien voulu rassembler pour les montrer (bisaigüe et herminette du charpentier, tétu, polka et boucharde du maçon, chemin de fer et scie du tailleur de pierres, une vieille truelle à "terril"...) Il a aussi montré ceux qu'il s'est fabriqués, en particulier une série de profils pour tirer des corniches moulurées ou tout simplement des appuis de fenêtres en béton et une truelle pour finir les "angles en creux".

- Afin de pouvoir répondre à ses commandes de restauration, Monsieur BLAVOT gère un stock de matériaux de récupération qu'il garde soigneusement. En restauration, dit-il, le plus difficile c'est souvent de retrouver des matériaux qui conviennent et de bonne qualité (briques, moellons, pierres taillées, tuiles plates...). Il a indiqué une personne dans le PERCHE qui fait encore à l'ancienne de très bonnes briques (Monsieur HUNOT au GIBET).

- Monsieur BLAVOT est un homme très gentil mais très pris par son travail comme la plupart des artisans. Il est cependant d'accord pour que le C.A.U.E. vienne filmer un de ses chantiers intéressants lorsque l'occasion se présentera.

MR MARIE

ATELIER DE MENUISERIE.

ETS MANIERES

ROUTE DU MANS

A BELLEME

INF : MR RENIER.

- Cet atelier est capable de produire de la menuiserie très travaillée. Ils ont réalisé par exemple des escaliers avec limon hélicoïdal, des fenêtres galbées et aussi des parquets Versaillais.

- Monsieur MANIERES a appris la menuiserie à l'atelier avec son père. Il n'a pas eu d'autre formation. Pour tracer les épures des pièces compliquées, il se sert de sa "bible" :

"L'enseignement de la Menuiserie"
Jamin 1897 éditée à DOURDAN.

C'est une belle collection de planches où sont expliqués, sous forme d'exercices, les épures et les assemblages des projets les plus simples aux plus compliqués. Mr MANIERES soutient qu'avec ce livre, il n'a pas de problème, il peut tout faire, il lui suffit de chercher la planche qui correspond. En fait, il admet que ce n'est pas si facile car lorsqu'il a réalisé son premier escalier hélicoïdal, il a passé beaucoup de temps à le dessiner sous tous les angles, pour bien le comprendre, et à agrandir petit à petit ses épures avant de se lancer dans la taille des pièces.

- Bien que l'atelier soit évidemment équipé de machines outils, ils ont gardé une collection d'anciens outils (varlopes, Bouvets, Guillaume...) dont ils savent toujours se servir. Ils ont proposé de faire une démonstration que l'on pourrait filmer.

MR RIANI

COUVREUR

SAINT CHRISTOPHE LE JAJOLET

ZINGUEUR

INF : MR HOLAS

CHARPENTE

- Monsieur RIANI est un jeune artisan qui s'est mis à son compte après avoir " fait deux places" en couverture. Il fait des couvertures de tuiles plates, d'ardoises, de tuiles mécaniques bien sûr.

- Il a choisi ce métier car ce qui lui plaît le plus, c'est de monter sur le toit. Petit à petit, il a complété ses interventions en se chargeant de tout ce qui concerne et dépasse le toit, y compris les souches de cheminées. Là-haut, c'est son domaine.

- La charpente ne pose pas vraiment de problème pour lui. On copie et on se débrouille.

- Il a réalisé quelques couvertures de tourelles en ardoises. " Le plus difficile, c'est le voligeage". Le curé du village lui a offert un traité de couvertures dont il s'inspire pour résoudre ses petites difficultés.

MR GUILLOUARD

TAILLEUR DE PIERRES

LA BROUSSE

GRANIT.

À JOUE DU BOIS

INF : CLAUDE TERRIER

- Monsieur GUILLOUARD a appris la taille du granit de son père qui l'avait lui-même appris de son père. Il travaille seul dans son petit atelier et taille des pierres, essentiellement pour le bâtiment (encadrement de baies, cheminées...) Il regrette de ne plus faire de monuments (funéraires). Ses fils ne continueront pas ce travail.

- Il travaille deux sortes de granit :

. le granit bleu de VIRE qui est un granit de carrière homogène et très dur. Il se fait livrer les blocs par un carrier-transporteur.

. le granit jaune du pays qui vient des blocs que l'on retire des champs. Ceux-là, il va les chercher avec un "manitou". Ces pierres sont plus tendres. Elles ont parfois des noyaux ou des veines qui rendent les blocs inutilisables. D'autre part, il faut toujours en éliminer la croute (environ 10 cm à la surface) qui tend à s'effriter.

- La taille du granit se fait uniquement au ciseau, au burin ou à la chasse avec une massette. On ne peut utiliser de chemins de fer et "gratter" cette pierre trop dure. Il faut du temps et savoir s'y prendre pour arriver à ses fins. Ce n'est pas une question d'outils et de moyens.

- Lorsqu'il taille Monsieur GUILLOUARD consomme 7 à 8 burins par jour. Il a donc sa forge et fabrique lui-même ses outils à partir de barres d'acier. Ainsi il les forge, les reforge et les trempe bien sûr.

- Les blocs sont d'abord "dégauchis" par éclatement en prenant garde de les fendre par le milieu. On creuse une saignée tout autour du bloc avec des mortaises en pointillés tout le long de cette saignée. A son atelier, Monsieur GUILLOUARD se sert d'un petit compresseur pour faire ce travail. Lorsqu'il est en déplacement, tout se fait au burin. Il place ensuite des coins d'acier et martelle régulièrement jusqu'à éclatement.

Il faut que la trace de la saignée soit bien d'aplomb sur les différentes faces si l'on veut obtenir une fente correcte. Monsieur GUILLOUARD n'a jamais utilisé lui-même de coins de chêne mouillés.

- Une fois le bloc dégauchi sur toutes ces faces, il taille proprement les arêtes au ciseau, ou à la chasse (qui enlève parfois de gros morceaux) avant de finir les surfaces. Les faces sont parfois seulement "éclatées". Souvent, elles sont smillées ou bouchardées.

Tous les creux, comme ceux des auges, sont évidés au ciseau et au burin.

- A côté de la taille proprement dite, il y a un dur travail de manutention des énormes blocs. Monsieur GUILLOUARD a un treuil de carrier, mais à l'atelier, il se sert de son cric de ses pinces et de ses rouleaux pour déplacer ses blocs. "Lorsque l'on a remué des blocs avec les pinces toute la journée, le soir on est content d'aller se coucher".

- Monsieur GUILLOUARD accepte que le C.A.U.E. filme son travail. Mais, pour lui, il faudra revenir plusieurs fois parce que le travail n'avance pas vite et c'est toujours un peu pareil.

MR FONTAINE
BRIQUETERIE DES CHAUFFETIERES
61 TOUROUVRE
INTERVIEW : MIQUEL / LEDOUX.

BRIQUETERIE À L'ANCIENNE

- Monsieur FONTAINE est un artisan briquetier qui travaille l'argile à "l'ancienne". Il l'extrait, la prépare, la moule, la sèche et enfin la cuit selon la méthode que lui a appris son père. Son fils continuera probablement ce travail de la même façon.
- Il travaille principalement pour les monuments historiques et en particulier le Château de VERSAILLES. Sans concurrence, il n'a pas de problème de commande.
- Monsieur FONTAINE, déjà interviewé plusieurs fois, a écrit sa façon de cuire les briques. Ce récit reprend quasiment phrase par phrase le passage correspondant des cassettes enregistrées lors de son dernier interview.
- Monsieur FONTAINE accepte que le C.A.U.E. filme une de ces prochaines cuissons.

MR ALPHONSE RIBLIER

PAYSAN

LA MALTIERE

SAINT ANDRÉ DE BRIOUZE

INF : J.Y. MOCHE.

- Monsieur Alphonse RIBLIER est un paysan qui élève une vingtaine de vaches laitières. Il y a peu de temps encore il travaillait avec son cheval. Son exploitation est aujourd'hui très peu mécanisée. Il connaît donc parfaitement le mode de travail agricole de l'ère du cheval.

- Les bâtiments de sa ferme sont anciens (du temps des seigneurs, dit-il), lui-même n'en a pas construit ou fait construire. Un corps de logis abrite plusieurs logements tandis que les bâtiments d'exploitation (écurie, étable, grange, charreteries, poulailler...) sont dispersés dans une cour plantée de pommiers à cidre.

- Les bâtiments les plus importants sont construits en granit et couverts de tuiles plates ou ardoises. Les logements les plus anciens ont gardé leurs cheminées monumentales en granit. Une habitation plus récente (fin 19ème), toute en briques, est adossée au corps de logis en granit. Les petits bâtiments de l'exploitation sont construits en ossature bois et torchis. Il n'y a pas de trace de couverture en chaume. Devant la maison, les deux niches des chiens sont faites avec des blocs de granit empilés. Dans le pré, derrière la maison, au milieu des blocs de granit qui affleurent, une auge demi-circulaire reste à moitié évidée.

- Du fait de son mode d'exploitation peu mécanisé, il utilise facilement les bâtiments dont il a hérité, de sorte qu'il est amené à les entretenir. Pour lui, l'entretien essentiel des bâtiments agricoles est celui de la toiture qui est fait par un couvreur, pour le reste on se débrouille. Pour les ossatures bois remplies de torchis, lorsqu'il y a un trou on met une planche ou autre chose.

- "On ne refait pas de torchis, c'est trop de travail". Quand il était jeune il en a vu faire. Une fois que l'on avait rapporté la terre argileuse, il fallait la casser, l'émietter l'étaler sur le sol. Quand elle était bien fine, on la foulait aux pieds nus (pour retirer les cailloux), on l'arrosait puis on la retournait et l'on recommençait jusqu'à obtenir une bonne pâte homogène. Alors on la recouvrait d'un lit de paille lui aussi recouvert d'une couche "d'argile" bien préparée puis on recommençait à la fouler, l'arroser, et la retourner jusqu'à obtenir de nouveau une belle pâte homogène. Alors on la plaçait à la main " à poignée" comme on disait.

- Le corps de logis est aujourd'hui le bâtiment le moins occupé. Seuls Monsieur RIBLIER et sa femme y habitent actuellement. Récemment, ils ont déménagé d'un logement dans un autre qu'ils ont fait refaire avec le confort qu'ils n'avaient pas (eau courante.....). Tous les travaux ont été réalisés par des entreprises.

A cette occasion, la couverture a été refaite entièrement et le mur pignon a été repris et rejointoyé. A l'intérieur, des pièces ont été recloisonnées en partie et refaites à neuf. Dans la salle, la cheminée de granit a été remise en valeur.

- Ces bâtiments là, avec un soubassement de pierres, sont très bons pour les étables, les granges, conserver les fruits et les légumes, même pour des maisons très saines et confortables.

Dans les granges, l'ardrille est meilleure que la pierre qui resseue à l'intérieur l'hiver et moisit toujours 10 cm de foin. Il ne gèle jamais dans les bâtiments faits avec de l'ardrille. Le ruissellement de l'eau et le gel arrivent à la longue à ronger l'ardrille si l'on ne prend pas garde de l'entretenir.

- La base des murs, est, elle, maçonnée sur 1 mètre voire 1,50 mètres. Autrefois, ils utilisaient de gros blocs juste retaillés. Ici il y avait des pierres bleues très dures que l'on trouvait dans nos champs (de gros boulets qu'il fallait faire éclater comme il faut), et des jaunes de la carrière à la sortie du village qui étaient plus faciles à travailler. Elles étaient maçonnées avec de l'ardrille.

- Celui qui voulait faire construire un bâtiment prenait des tâcherons de métier pendant peut être bien deux ans. Les uns sortaient les pierres, d'autres les cassaient, le fermier devait les charrier tandis que d'autres encore les empilaient.

- Les charpentiers faisaient leur charpente en chêne et y mettaient le bois qu'il fallait. Aujourd'hui, on se sert du châtaignier et les fermes sont plus légères alors çà travaille davantage. Et puis les toits sont trop plats aujourd'hui.

- A mon idée, les couvertures autrefois étaient toutes en chaume puis en tuiles plates. Après on a mis de l'ardoise et maintenant c'est le fibro.

MR DIBON
 ADJOINT AU MAIRE
 DE BARENTON
 INF : MAIRIE DE BARENTON

PAYSAN
 ENTRETIENT LE TORCHIS
 DE SES BÂTIMENTS AGRI-
 COLES.

- Mr DIBON exploite avec son fils une ferme avec une vingtaine de vaches laitières près de BARENTON. Il entretient les anciens bâtiments dont il a réaménagé l'intérieur afin de moderniser son exploitation. Il refait lui-même de l'"ardrille" pour reboucher les trous entre les colombes de sa grange-étable.

- L'"ardrille" (ou argile). Il la trouve dans leurs champs à partir de 70 à 80 cm de profondeur. Une fois extrait la quantité voulue, le trou est rebouché avec la terre végétale sur le dessus.

Il faut alors "émulsé" l'ardrille pour la rendre fine , c'est un travail dur et long qui se fait avec une bonne pelle; puis on l'arrose, on la foule, la retourne jusqu'à obtenir une bonne pâte homogène. Alors on saupoudre de la paille ou du foin écourté et l'on piétine à nouveau pour faire pénétrer les fibres. Lorsque le foin a pénétré, on recommence un deuxième saupoudrage et l'on foule à nouveau l'"ardrille" que l'on mouille et retourne de façon à obtenir de nouveau une bonne pâte comme un mortier consistant.

On applique alors l'ardrille à la main entre les colombes contre le lattage cloué sur le côté intérieur. On en bourre tant qu'il en rentre après quoi, on racle à l'intérieur les boudins qui dépassent et l'on lisse les bourrelets de terre sur le lattis afin de finir l'enduit intérieur. Il faudrait en fait revenir plusieurs jours après quand l'ardrille a séché car elle se craque; avec un peu d'eau et de la terre, on peut alors bien lisser la face extérieure.

Remplissage par poignée de l'entre-colombe avec de l'ardrille par Mr DIBON.



MR HEBERT
 PRÉS DE MENIL DE BRIOUZE
 INF : CLAUDE TERRIER

PAYSAN
 AUTOCONSTRUCTEUR.

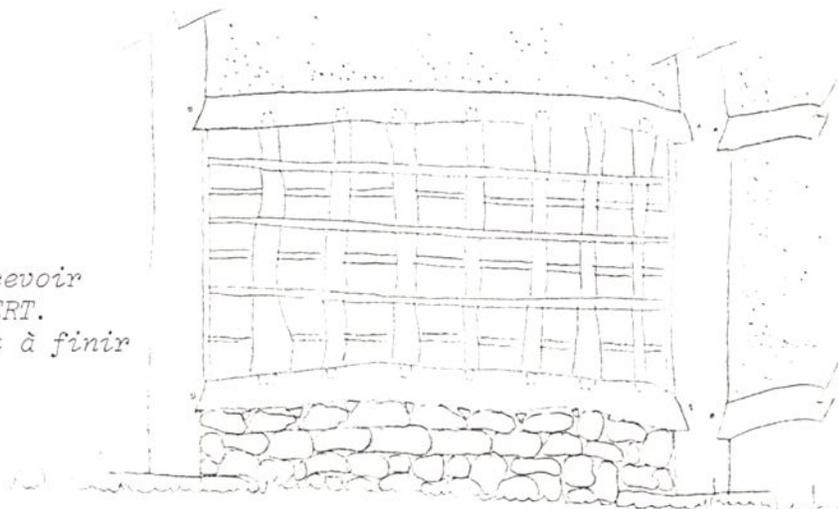
- Monsieur HEBERT, avec ses deux fils, exploite une petite ferme dans le bocage de BRIOUZE. Très bricoleur " comme il le dit", il construit et reconstruit lui-même ses bâtiments.

- Ses hangars récents sont montés avec une charpente moisée. Un bardage de planches occulte les parois verticales, le toit est couvert de tôles d'acier galvanisées et d'éternit. Il a réalisé toutes ces constructions sans dessins, ni plans. Il regarde comment sont faits les autres bâtiments et a son projet en tête. Pour l'implantation du bâtiment, il se sert du trait carré (3, 4 et 5).

- Les bâtiments anciens sont essentiellement des bâtiments à ossature bois (poteau/ poutre) avec un remplissage des "panés" en torchis. Les couvertures qui étaient en chaume sont généralement d'ardoises aujourd'hui. Il connaît bien les anciennes techniques de construction et a reconstruit fidèlement en partie de vieux bâtiments (ossature bois, torchis, chaume).

- Les fondations étaient presque inexistantes. On dégagait juste la terre végétale jusqu'à l'argile ("ardrille") qui n'était souvent qu'à quelques centimètres et on disposait des pierres plates qui serviront d'appuis aux "plots" de l'ossature bois (20 X 20). La sole et la poutre du chaînage au niveau du plancher déterminaient un "pané".

Constitution d'un pané près à recevoir
 les gazons de torchis par Mr HEBERT.
 " Pierres à tonnerre" qui servent à finir
 le soubassement. ()



Les colombes étaient des planches placées dans le plan du "pané" emboîtées dans les mortaises taillées sur la sole et la poutre. Des lattes fendues ou des baguettes de noisetiers clouées à intervalles réguliers mais décalées de part et d'autre des colombes servaient à accrocher le torchis. L'assemblage de l'ossature bois se faisait sur le sol, puis les panneaux étaient levés et emboîtés. Les panneaux dressés étaient maintenus provisoirement par des liens cloués. Conformément au dicton "libre charpentier, juste menuisier, et fort charron" la souplesse des noeuds de la charpente permettait de mettre en place assez facilement la structure du bâtiment.

- Pour bien faire, la terre devrait être extraite un an à l'avance et laissée reposer au moins un hiver au dehors en tas ne dépassant pas 80 cm de haut. Ainsi elle sera meilleure et plus facile à émietter. Préparer l'argile est le plus gros travail. Il faut d'abord émietter très fin tout le tas. Ensuite lorsque la quantité voulue d'argile est prête, on creuse un petit bassin au centre du tas que l'on remplit d'eau. Un gars, pieds nus, (çà colle), foule alors la terre en la ramenant petit à petit vers le centre, les autres autour l'aident avec leurs pelles. Ce travail est très délicat, car il ne faut pas faire de grumeaux : le tas serait inutilisable. Le gars au centre continue de fouler la terre en saupoudrant de ci de là de la paille, du foin ou des joncs en longs brins. Il faut en mettre en bonne proportion pour que le torchis se tienne et il faut surtout les faire bien pénétrer.

La terre prête doit être bien maléable mais pas trop mouillée, il faut qu'elle se tienne. Lorsque cette opération est terminée on en tire des bandes appelées "gazons" que l'on refaçonne, pétrit afin d'obtenir de "longs boudins". On en prépare de suite en grand nombre que l'on dispose sur le sol. Pour éviter que ceux-ci séchent, il faut parfois les arroser. Le travail du torchis se fait toujours en demi-saison pour éviter le gel aussi bien que la forte chaleur.

Enfin, les "gazons" sont entrelacés et bien tassés entre les colombes et les lattes du "pané". Pour finir, celui qui a la plus grande main lisse rapidement la surface sans trop insister.

- Mr HEBERT sait aussi couvrir en chaume. Il tient à apprendre ses techniques à ses deux fils et est tout à fait d'accord pour que l'on filme ses travaux.

MR J.Y MOCHE
 ÉCOMUSÉE DE MADRE
 INF: MR BERTIN.

A RECONSTRUIT SON FOUR
 A PAIN.

- Jean-Yves MOCHE cherche à faire "revivre" la civilisation rurale à l'apogée de l'ère du cheval. Il essaie de retrouver notamment une certaine autarcie de la ferme, tout en exploitant l'attrait touristique des promenades en calèches et du restaurant installé dans une ancienne écurie.

- L'écomusée présente en particulier un petit ensemble de bâtiments traditionnels qui constituaient une ferme. Là, sont reconstitués une cave (cidre et poiré), une salle (cheminée, table, lit, buffet) et un fournil avec son four, qui sert régulièrement.

- Les murs sont construits en schiste maçonnés avec un mortier de terre. Le plancher du grenier est en terre, selon la technique des "barrelets". Les enduits intérieurs ont été réalisés eux aussi en torchis. Le sol est en terre battue. J.Y MOCHE m'a précisé que la terre du sol venait d'une lande communale où chacun allait s'approvisionner. Les pierres de schistes venaient d'une carrière relativement éloignée. Cela explique que les pierres utilisées soient si petites car les gens près de la carrière se réservaient les belles pierres. Ces bâtiments sont tous aujourd'hui couverts d'ardoises alors qu'ils étaient certainement couverts en chaume au siècle dernier. La façade de schiste a été rejointoyée au début du siècle en marquant des faux joints à la "langue de chat". Avant la dernière guerre, les maçons moulaient eux-mêmes leurs parpaings.

- J.Y. MOCHE à longtemps cherché à faire reconstruire son four à pain qui était complètement détruit. Aucune entreprise de la région n'a voulu lui faire un devis. Ce sont finalement des visiteurs suisses qui lui ont permis de reconstruire son four. Ils l'ont mis en relation avec une personne qui reconstruit des fours dans le VAUDOIS et qui a écrit un livre à ce sujet. Ils lui ont envoyé ce livre. Avec ces informations complétées par quelques autres de personnes de la région, qui avaient vu faire, il a entrepris lui-même la construction de son four.

- Le "sol" du four est constitué par 3 rangs de briques réfractaires maçonnées sur un lit de sable de la LOIRE de 30 cm. Le sable de la LOIRE est réputé dans la région pour ses qualités à la fois d'inertie et d'isolation thermique. On monte ensuite un premier rang circulaire qui délimite la base de la voûte. Puis on façonne avec du sable le gabarit de la voûte. Il faut y ajouter un peu de plâtre pour qu'il se tienne. La gueule du four est obstruée. On commence alors à maçonner les briques de la voûte avec un ciment réfractaire. On utilise deux sortes de briques ((5X11X22) et (2,5X6X22)) que l'on monte par "cercles" concentriques successifs. Peu avant de refermer la voûte, et lorsque la maçonnerie a prise, on retire alors par le haut le sable du gabarit puis on débouche la gueule du four. Il ne reste plus qu'à déterminer le sommet de la voûte et la recharger avec le sable du gabarit. Les parois extérieures sont maçonnées comme les autres murs. Un petit toit protège le four et abrite un petit grenier. Avant de cuire le pain, il faudra encore désenfumer le four. Cela consiste à la chauffer tout doucement pour éviter qu'il ne claque. Pendant plusieurs jours, il en sort une quantité de vapeur d'eau impressionnante.

MR DANIEL
 MANOIR DE LA HELISIÈRE
 PRÈS DE DOMPIERRE
 INF : MR CARDIN

PARTICULIER QUI
 RESTAURE UN MANOIR.

- Le manoir de Mr DANIEL et les bâtiments annexes ont été construits et réaménagés au cours des siècles selon différentes techniques de construction. D'après lui le bâtiment le plus ancien est la grange actuelle construite en bois et torchis. C'est le travail de la charpente qui le lui fait dire.
- La construction de pierres la plus importante est masquée par différentes façons de tailler et d'appareiller les moellons de granit ainsi que les pierres des linteaux et des angles.
 - Dans les parties les plus anciennes les pierres taillées des angles et des baies sont taillées au minimum et gardent leur masse imposante. Généralement, les encadrements sont sculptés. Le parement de moellons est fait de moellons grossiers. Sur la partie habitée du manoir, les joints sont beurrés au mortier de chaux.
 - Une grange plus récente est construite avec des moellons bien taillés qui permettent un appareillage en lits réguliers et jointifs, ce qui dispense de jointoyer.
- Dans la salle principale dont le sol était en terre battue, Mr DANIEL a remis en valeur une cheminée monumentale en granit bleu. Cependant, le mauvais tirage de cette cheminée enfumait la pièce fermée. En maçonnant une petite tablette basse avec des pierres de granit récupérées, Mr DANIEL a résolu avantageusement cet inconvénient majeur.
- Dans la région, deux sortes de granit étaient utilisés : un granit dit de sable ou jaune qui prend une couleur un peu rouille, granit relativement facile à travailler, et le granit bleu (de VIRE) très dur dont on se servait pour les linteaux et les seuils en particulier. Cependant, aujourd'hui, pour Mr DANIEL, les maçons du pays ne savent plus travailler le granit.
- Dans les remblais, aux pieds des murs, il a retrouvé des couches successives d'ardoises et de tuiles ce qui semblerait signifier que des couvertures de tuiles et d'ardoises se sont succédées alternativement au cours des siècles.

MR THIRION
 MANOIR DE LA CHAUX
 ENTRE JOUE DU BOIS
 ET RANES
 INF : MARC CHALUFOUR.

RESTAURE LUI-MÊME SON
 MANOIR.

- Monsieur THIRION a entrepris de restaurer lui-même son manoir. Très déçu par le travail d'un artisan compagnon charpentier auquel il avait confié la restauration de la toiture de la tourelle, il est déterminé à réaliser lui-même l'ensemble des travaux. C'est la meilleure façon d'obtenir ce que l'on veut et c'est beaucoup moins cher. Il se prévoit dix ans de travaux.

- Il a déjà réalisé d'importants travaux de maçonnerie, de charpente, couverture et refait deux belles salles. Les rats et les chauve-souris ayant creusés leurs nids dans l'épaisseur des murs, il a dû les consolider avec du béton.

- Il travaille seul et est donc très fier d'avoir mis en place des poutres pour les planchers de plus d'une tonne deux cent. La première il l'a monté avec un seul cric fixé à la charpente et cassé une chaîne. Les autres, il les a montées avec un cric et un palan : ça va bien.

- Pour les mortiers, les enduits intérieurs, il mettait du temps. Au début, il n'arrivait pas bien et devait souvent reprendre son travail. A force, il travaille plus vite et le résultat est meilleur. Il a trouvé son tour de main. Il a bien cherché des conseillers et des indications auprès des artisans locaux mais ceux-ci d'une méfiance jalouse ne se sont pas montrés coopératifs, bien que ces travaux ne les intéressent pas car ils sont trop compliqués.

- Ses relations, ses recherches personnelles et surtout d'autres restaurateurs de manoirs lui fournissent des informations sur la construction authentique des manoirs (les matériaux et leurs emplois) ainsi que des astuces de chantier et des adresses intéressantes pour s'approvisionner. Pour le reste, il se débrouille et met le temps qu'il faut.

- Il cherche quelqu'un pour lui donner des indications afin de remettre en état son four à pain et faire son pain. Il cherche aussi des conseils en ferronnerie.

MR CHALUFOUR

RECONSTRUIT LUI MEME

MANOIR DE SAINTE MARIE
LA ROBERT

SON MANOIR.

INF : AVRAMIDES / LEFEVRE

- Marc CHALUFOUR travaille depuis 10 ans déjà à la reconstruction de son manoir. Il a déjà réalisé des travaux considérables en maçonnerie, charpente, couverture, menuiserie et aménagements intérieurs. Il lui en reste tout autant pour finir la restauration complète du manoir.

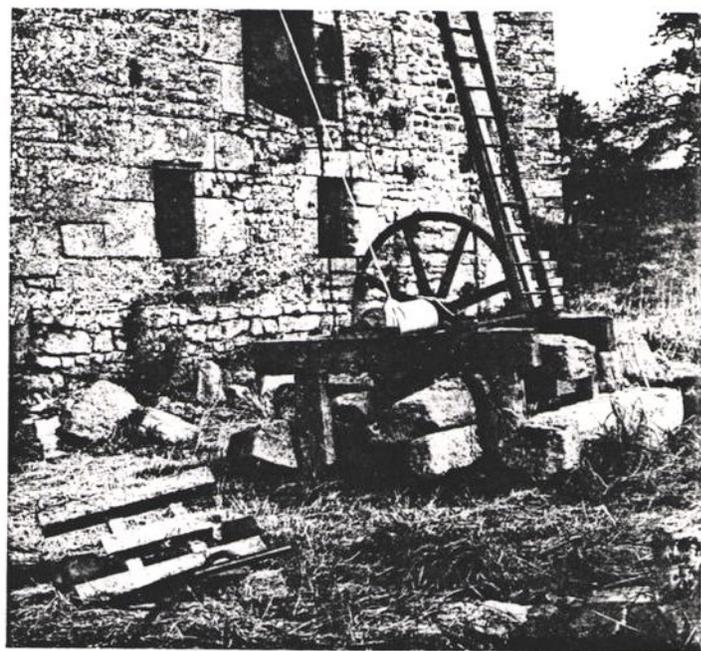
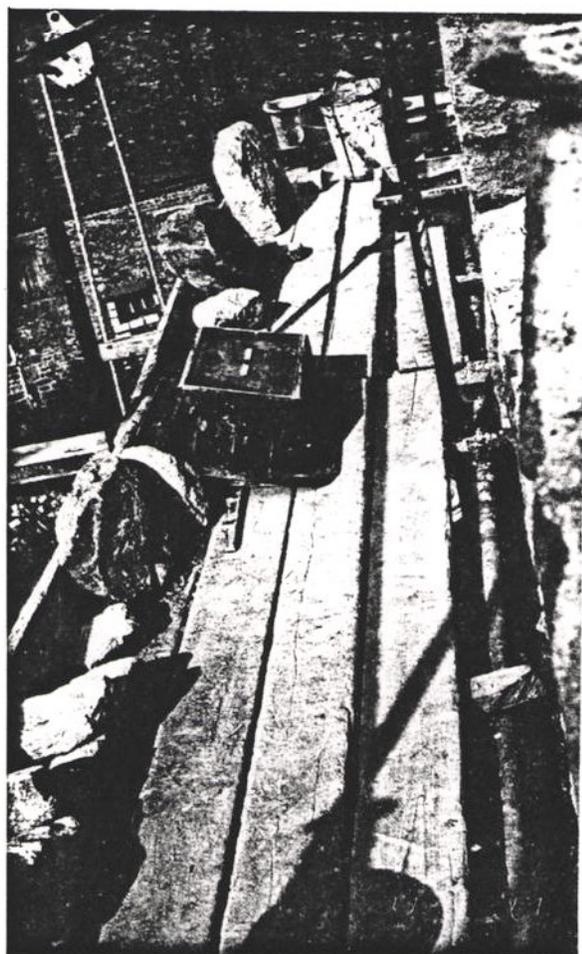
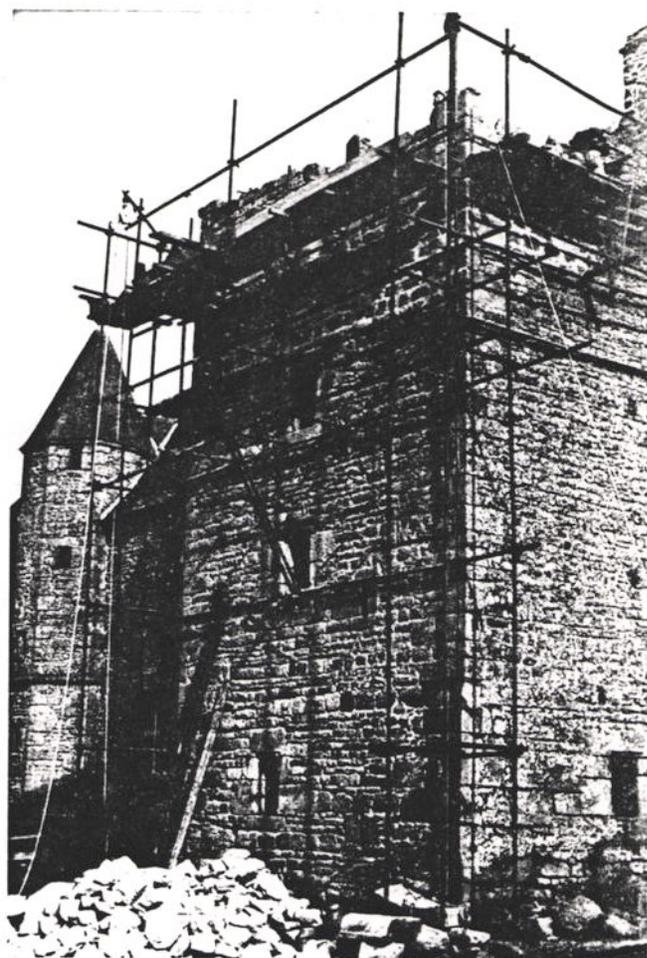
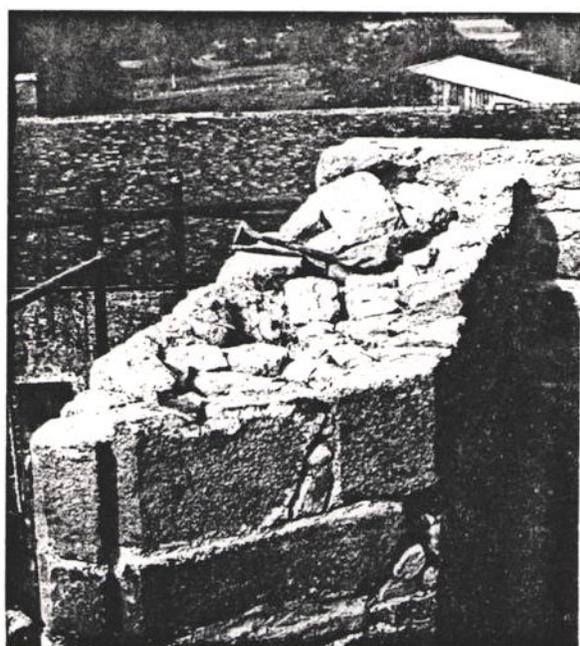
Il s'est installé depuis peu comme artisan menuisier au manoir même.

- Il cherche à reconstituer sans compromis " l'état original" de ce bâtiment. Des cartes postales du début du siècle, sa connaissance des manoirs et châteaux de la région lui permettent de retrouver petit à petit une image " authentique".

- Il rachète des ruines dans la région pour récupérer toute sorte de matériaux : moellons, pierres taillées, tuiles plates, bois... Actuellement, il reconstruit une aile qui a été dynamitée il y a quelques dizaines d'années seulement par un fermier qui recherchait des pierres pour se construire un bâtiment. Il a dû faire tailler cependant quelques meneaux et linteaux de fenêtre.

- La maçonnerie ne pose pas de gros problèmes, c'est toujours en fin de compte un travail assez grossier. Sur un pignon à plus de 10 mètres de haut et comptant sur la patine du temps ce n'est pas la peine d'être trop pointilleux. Il dispose tout de même ses pierres par rangs successifs et utilise un mortier de chaux hydraulique fait avec du sable du pays.

- Il est assez fier de la dimension et de la masse de certains blocs (chaînage, harpe, linteaux) qu'il a montés et placés. La mise en place des poutres de plancher en chêne qui dépassent la tonne fait partie de ces "petites prouesses" de chantier. Il les a montées avec un palan à chaque extrémité, en les faisant progresser petit à petit et alternativement d'un bord à l'autre.



LE CHANTIER DE MARC CHALUFOUR EN AOUT 1981.

4- UNE PREMIÈRE APPROCHE DES "SAVOIR-FAIRE".

Au terme de la première phase de cette étude, deux approches distinctes nous permettent de mieux cerner la nature et la part des "savoir-faire" impliqués dans la construction traditionnelle.

Différents modes de transmission des "savoir-faire" caractérisent des niveaux de compétences très différents.

Le travail des matériaux et leur mise en oeuvre révèlent la sensibilité et la dextérité, voire l'ingéniosité des constructeurs.

4-1 LA TRANSMISSION DES "SAVOIR-FAIRE".

4-11 : On peut retenir quatre "écoles" bien distinctes qui recouvrent et précisent les hypothèses de départ.

- Les compagnons restent les maîtres en la matière. Une formation théorique et le tour de FRANCE (apprentissage et expérience diversifiée) leur donnent une maîtrise du métier qui devrait leur permettre de résoudre habilement " toutes les sujétions particulières".

Cependant, le travail des compagnons est plus lié aux chefs d'oeuvre (tels que clochers d'église) qu'à une situation locale et proche du quotidien. Pour le moment, nous avons orienté la recherche vers les "savoir-faire" impliqués dans la réalisation des ouvrages banals.

- Les artisans de pays apprennent généralement sur le tas. A force de volonté et avec l'expérience des années de travail, certains arrivent à acquérir " un métier" remarquable. Ces vieux artisans sont souvent très compétents et intéressants. Leur "savoir-faire" est forgé et ancré sur une connaissance de la construction locale (bâtiments, secrets et astuces utilisés, matériaux employés et leurs origines ainsi que coutumes et pratiques sociales liées à la construction).

- La pratique sociale de la construction est un des modes importants de diffusion des "savoir-faire". L'implication du maître d'ouvrage dans la construction proprement dite, les corvées, les coups de main toujours bienvenus permettaient à chacun de voir faire et d'essayer soi-même. De sorte que si les artisans et les "tâcherons" avaient leur spécialité, personne n'était vraiment démuné devant l'acte de bâtir, d'où une banalité des "savoir-faire" eux-mêmes.

- Enfin, l'auto réapprentissage des amateurs restaurateurs. Leurs recherches d'informations et de documents concernent autant la reconstitution d'une "image authentique" que la construction proprement dite. Petit à petit, les tâtonnements des premiers essais s'effacent derrière une maîtrise acquise au cours d'années d'expérience. Les plus ambitieux et les plus fous deviennent des spécialistes en la matière.

4-12 : La pratique sociale de la construction.

Lorsqu'un particulier voulait faire construire un bâtiment, il devait s'y prendre à l'avance. Il contactait les artisans du pays (maçon, charpentier, couvreur) et leur expliquait ce qu'il voulait. Ensemble, ils définissaient le projet (cote principale, nature de la construction, dimensions des ouvertures, disposition intérieure...). Seuls, les charpentiers "un peu malins" faisaient un dessin. Après quoi, les artisans fournissaient la liste des matériaux dont ils avaient besoin ainsi qu'un devis (Mr HUBERT dit qu'en 1900 les artisans travaillaient tous sur un devis). Le maître d'ouvrage devait fournir aux artisans les matériaux et était, en particulier, chargé de leurs transports (charroi).

Généralement, les fermiers trouvaient les bois nécessaires sur leurs terres, dans les bois ou les haies. Les arbres étaient choisis en fonction de leur essence (chêne, châtaignier, peuplier...) et de leur développement. On abattait juste ce qu'il fallait. Le charpentier participait au choix et se chargeait de l'abattage un an avant les travaux (au moins un hiver). Il débitait sur place les pièces nécessaires. Les poutres étaient seulement équarées à la herminette, tandis que les scieurs de long préparaient les autres bois. Les lattes pour la couverture des planchers étaient fendues. Le bois vert se travaillait plus facilement et les pièces étaient moins lourdes à transporter.

Lorsque le travail de maçonnerie était important ou délicat, on faisait appel à un maçon qui supervisait les travaux. Fréquemment, le fermier ne prenait avec lui que quelques tâcherons pour faire le travail. Ces "tâcherons" étaient bien souvent des journaliers agricoles qui avaient une "certaine compétence". Selon les opportunités, les pierres et les moellons étaient charriés depuis une carrière proche ou bien extraites des champs et retaillées. Plusieurs hommes pouvaient ainsi être occupés à casser des cailloux pendant plus d'un an.

En pays calcaire, les pierres de taille étaient commandées à la carrière, quitte à être réajustées sur

place. En pays granitique, les tailleurs de pierres se déplaçaient souvent pour tailler de gros blocs qui affleuraient près du chantier. Les matériaux de couverture, ardoises, tuiles, étaient commandés et transportés par le fermier. Le chaume était bien sûr préparé à la ferme.

Tous ces travaux préparatifs duraient parfois assez longtemps. Le maître d'ouvrage devait nourrir, tout le temps du chantier, les ouvriers qui travaillaient pour lui. " Il y avait de bonnes places, d'autres n'étaient pas fameuses. En ville, il y avait une plus-value lorsque le maître d'ouvrage ne nourrissait pas les ouvriers".

Le fermier comme tout le personnel de la ferme participaient autant qu'ils le pouvaient à cet énorme travail de main-d'oeuvre, lors de la préparation du chantier comme pendant la construction. En cotoyant ainsi les artisans et les tâcherons, ils avaient tout le loisir de prendre " les tours de mains". Les plus curieux et les plus dégourdis apprenaient sur le tas la construction élémentaire. Ainsi, ils étaient capables de se débrouiller par la suite. Le maître d'ouvrage, selon ses moyens et ses capacités, se réservait de nombreux travaux.

Dans les pays de construction à ossature bois hourdé de torchis, le remplissage de l'ossature se faisait souvent selon la tradition des corvées (services rendus entre fermes). La préparation et la mise en place du torchis demandaient aussi beaucoup de bras et le travail était fatiguant. Le soir c'était souvent la fête comme pour les travaux agricoles (foins, moisson, battage,...)

Cette pratique sociale collective de la construction implique une certaine banalité des "savoir-faire" qui lui sont liés. Elle permettait cependant aux fermiers d'entretenir, voire d'agrandir eux-mêmes leurs bâtiments. La survivance de telle pratique, en milieu rural, a permis de retrouver des personnes à même de témoigner de techniques de construction qu'aucun ne s'était soucié réellement de préserver (le torchis par exemple). Ces "savoir-faire" sont toujours limités à des techniques particulières qui utilisent au mieux les ressources locales en matériaux (minéraux et végétaux). Souvent jugées archaïques, on les a rapidement oubliées.

4-13 : L'apprentissage des artisans de pays.

La condition des apprentis ne ressemblait guère à celle d'aujourd'hui. Ils étaient à plus justement parlé des manoeuvres attachés à un ouvrier. Vu le travail considérable de main d'oeuvre de l'époque, chaque ouvrier avait en général un apprenti pour lui préparer sa tâche.

L'apprenti maçon devait ravitailler en mortier l'ouvrier qui montait le mur. Dans la maçonnerie de moellons, le mortier se mettait à la pelle ; on imagine alors ce qu'était le travail de l'apprenti. Il n'avait certes pas le temps de rêver. S'il voulait regarder faire pour apprendre, il devait aller encore plus vite et bien souvent venir plus tôt le matin pour essayer lui-même. De cette façon, les apprentis se familiarisaient avec les gestes, les outils et les matériaux. Ils arrivaient ainsi à prendre le "tour de main". Chacun faisait un peu à sa façon, en fonction de sa morphologie et de son habileté.

Ce qui différenciait les apprentis de ceux qui donnaient simplement un coup de main, c'est qu'ils suivaient les ouvriers, qu'ils étaient associés aux gens de métier. D'un chantier à l'autre, ils voyaient résoudre toutes sortes de sujétions particulières. Les histoires du métier, le récit des prouesses de chantier leur apprenaient beaucoup. De temps en temps ils bénéficiaient de l'explication d'un truc ou d'une astuce.

On montrait par exemple à un apprenti charpentier comment tracer l'épure d'une ferme de charpente. Par la suite, il le répétait en l'adaptant. Il savait donc faire un certain nombre de choses (ferme, arêtier...) mais n'avait pas une maîtrise globale de la descriptive et de son application comme les compagnons.

Cependant, leur "savoir-faire" était très efficace localement car il était ancré sur une connaissance concrète des bâtiments du pays et des traditions constructives en usage. Le "patrimoine" leur fournissait un corps de références qu'ils recopiaient et adaptaient à leur gré. Pour le reste, ils se débrouillaient. Lorsqu'un événement venait perturber les façons de faire ayant fait leur preuve, c'était une véritable révolution. Ce fut le cas quand le grand-père de Mr HUBERT rapporta de son service militaire la technique de moilage en charpente.

L'école de ces artisans de pays, c'est bien le chantier. Avec les années et une somme d'expériences, ils acquièrent petit à petit le métier. Toute leur intelligence et leur sensibilité est requise pour comprendre la construction. A force de volonté, les apprentis deviennent des ouvriers qualifiés puis pour certains des artisans dont le "savoir-faire" est reconnu de tous. Ainsi, ils ont acquis un extraordinaire sens constructif.

4-14 : Un sens viscéral de la construction.

En général, les vieux artisans n'ont guère de mots pour expliquer la construction.

Mr BLAVOT prétend que ses apprentis expliqueraient mieux que lui car ils connaissent la théorie. Lui, ils leur montrent seulement comment il faut faire. Il se sert de ses bras pour expliquer le travail de la charpente.

Ainsi, il nous a expliqué comment il avait pu récupérer un poinçon sculpté sur une vieille charpente simplement en renforçant un faux-entrait. (Le client n'en revenait pas que l'on remplace un bois vertical par un autre horizontal). Après il nous a montré le chantier.

"D'ailleurs, la construction, ça ne s'explique pas bien, nous dit-il, il vaut mieux voir sur le chantier pour se rendre compte. A chaque fois c'est différent, c'est un autre problème. La théorie, ça va bien pour le neuf. Dans l'ancien, il faut bien voir et bien connaître."

Un jour, un enseignant de collègue, technicien du bâtiment vient lui emprunter huit étais pour percer une porte dans un pignon. Il avait l'habitude de travailler dans sa maison. Le soir, sa femme revient affolée : " Il faut venir tout de suite, le pignon s'écroule ". Effectivement, les pierres du pignon se déchaussaient les unes après les autres et les huit étais, qui obstruaient totalement l'ouverture, n'y faisaient rien. Mr BLAVOT considéra la situation, fit retirer quatre étais qui gênaient pour travailler et écarter les quatre autres, puis indiqua sous quelles pierres devaient passer les bois. Le pignon fût de suite stabilisé et le passage dégagé. " Il fallait bien voir quelle pierre pouvait reprendre les autres et placer les bois de biais pour aller chercher la bonne pierre". Ça paraît évident une fois que c'est fait.

De la même façon, Mr BLAVOT racontait comment il avait redressé par un jeu de leviers des charpentes qui s'étaient déplacées et inclinées (cf fiche BLAVOT). "Il faut bien regarder et agir au bon endroit. Dans l'ancien, on n'avait pas de surprise, ils faisaient toujours de la même façon. On savait comment travailler le bâtiment. Mais je ne voudrais pas être à la place de ceux qui devront restaurer dans vingt ou trente ans, quand les bâtiments auront déjà été repris on ne sait comment".

Ce sens de la construction serait inopérant sans maîtrise du chantier. L'organisation du chantier, les dispositions pratiques afin de toujours garder les coudées franches, une coordination judicieuse des

tâches permettent efficacement de faciliter le travail. Quelques astuces et un esprit d'à propos fournissent les solutions à des problèmes impressionnants. Par exemple, la manutention et la mise en place d'énormes blocs de pierre ou de poutres monumentales (plus d'une tonne) avec un minimum de moyens (rouleaux, leviers, chèvres et treuils rudimentaires, palans...). Les planchers relevés, les charpentes redressées, les reprises en sous-oeuvre de maçonneries font appel pour une grande part à ce sens du chantier. Les solutions ne sont pas toujours simples : Pour changer une "filière" (panne) sur la charpente de l'église de PREAUX, Mr HUBERT a dû percer le pignon pour replacer une autre de même longueur (18 m). "C'était pas évident de l'amener juste à sa place sans tout démonter".

Ce sens viscéral de la construction et du chantier confortés par la connaissance concrète du patrimoine local caractérise ce "savoir-faire" remarquable des vieux artisans de pays. Cela ne retire rien à leur habileté et à la dextérité qu'ils ont acquis au cours de leurs années de chantier.

4-15 : L'auto- réapprentissage des restaurateurs amateurs.

Généralement, ces amateurs mènent diverses recherches. La reconstitution d'une image "authentique" les préoccupe principalement. Les anciennes cartes postales, les livres, les visites des autres constructions semblables de la région leur fournissent un certain nombre d'informations qu'ils associent et confrontent.

D'autre part, la recherche des matériaux "d'origine" et leurs provenances possibles est un de leurs soucis important. La récupération, sur les ruines qu'ils rachètent, leur fournit de nombreux matériaux (moellons, pierres taillées, tuiles, parfois même des pièces de charpente...). Les artisans comme Mr BLAVOT qui font de la "restauration" gèrent eux aussi des dépôts de matériaux de récupération. Cette pratique de la récupération, des démolitions et reconstructions, est en fait historique car elle économise un énorme travail de préparation des matériaux.

Enfin, ils sont avides, au moins au début, de renseignements sur le "comment faire?" Bien souvent, les artisans locaux qui les regardent avec méfiance ne leur sont pas d'une grande aide. Pas toujours à la hauteur et ne cherchant pas à se compliquer la tâche, ils refusent souvent de faire un devis ou font durer indéfiniment lorsqu'on leur propose un travail. Ce sont les autres restaurateurs amateurs qui leur four-

-nissent les meilleurs conseils, et leur communiquent les astuces de chantier.

Cependant pour feutrer un crépis à la taloche, il n'y a pas grand chose à raconter. Le mieux est encore de voir faire, puis d'essayer soi-même. On met le temps qu'il faut et l'on recommence jusqu'à obtenir un résultat satisfaisant. On finit bien par y arriver : "On travaille plus vite, le résultat est meilleur et l'on se fatigue moins". Ils n'ont pas d'autre explication à donner.

Marc CHALUFOUR m'a précisé qu'au début il était beaucoup trop minutieux pour les travaux de maçonnerie : " çà se patine vite et on a pas toujours le nez dessus, alors il ne faut pas trop s'en faire". Malgré tout et avec l'expérience des années, son travail reste exemplaire.

4-2 LE TRAVAIL DES MATERIAUX ET LEUR MISE EN OEUVRE.

On ne peut pas envisager de décrire dès à présent des "savoir-faire" en vue de leur enregistrement et de leur transmission. Cependant, des présentations d'outils confrontés aux matériaux et aux réalisations permettent déjà d'apprécier la part d'habileté et de sensibilité des constructeurs. Celle-ci est bien souvent masquée par un énorme travail de main-d'oeuvre et la banalité des techniques.

Voici quelques exemples significatifs à cet égard.

- La maçonnerie de moellons.
- Les pierres de taille (calcaire et granit).
- Le bois et la charpente.
- Terril, ardrille et torchis.
- La terre cuite artisanale.

4-21 : La maçonnerie de moellons :

La maçonnerie de moellons semble bien parmi les plus banales et les plus connues des techniques de construction. "Il n'y a rien de plus simple : Deux parements de pierres avec un blocage pour les lier". Dès lors on a tout dit, mais on n'a surtout rien fait.

"Les moellons" :

- La souplesse et la simplicité de cette technique en fait toute la richesse. Ce type de maçonnerie permet effectivement d'utiliser toute sorte de pierres et en particulier celles que l'on extrait sur place (moellons ou platins de calcaire, moellons

de granit, de grès, de schiste, de silex, des gallets, des "boulets"...). La diversité géologique du département de l'ORNE fournit une grande variété de matériaux dont l'utilisation est très localisée.

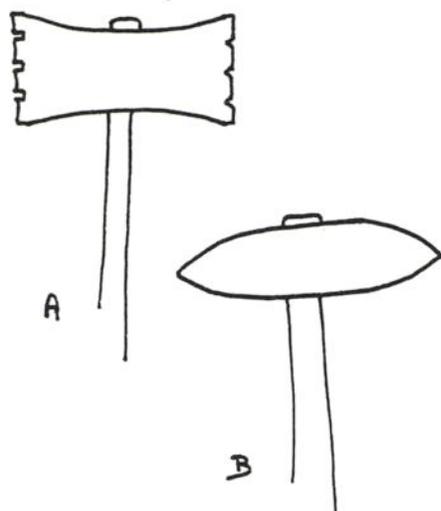
- Bien que la maçonnerie soit toujours réalisée selon le même principe constructif, la mise en oeuvre demande une certaine adaptation au matériau. Cela se traduit par une texture diversifiée des maçonneries qui ajoute à la variété des pierres. On ne peut guère assembler des platins de calcaire ou de schiste de la même façon que des moellons de granit ou de silex (appareillage en opus incertum, de lits ou de rangs, en feuilles de fougère pour les silex ou les gallets). Cette composition des "appareils" traduit souvent autant le sens constructif de leurs auteurs qu'un souci esthétique. L'exposition " L'ARCHITECTURE RURALE EN BASSE NORMANDIE" du musée de Normandie présente et décrit entre autre cette diversité constructive des bâtiments.

Un même matériau comme le granit peut aussi se présenter sous des formes et des qualités très diverses. Le "savoir-faire" du maçon lui permet alors d'adapter l'appareil constructif en fonction de ce qu'il a sous la main. Les exemples présentés (photos jointes) ne présentent que des maçonneries de granit.

- La préparation des pierres entre aussi pour une grande part dans la composition des murs de moellons. Généralement, les maçonneries les plus anciennes utilisent des blocs grossièrement éclatés tandis que les plus récentes mettent en oeuvre des moellons smillés dont les faces peuvent être parfaitement dressées.

- La maîtrise acquise de la taille des pierres et de la maçonnerie de moellons confrontée à la diversité des matériaux a favorisé la réalisation de maçonneries composites. Ces ouvrages, tels de véritables bijoux, attestent du "savoir-faire" et du souci esthétique de leurs auteurs. Guy LETENOUX, dans son livre intitulé " ARCHITECTURE ET VIE TRADITIONNELLE EN NORMANDIE" nous en propose quelques exemples remarquables. Le plus souvent employé dans la construction nobiliaire, ce type de maçonnerie n'est pas ignoré des constructions banales, comme en témoigne le soubassement de grange photographiée près de BARENTON. Certains de ces appareils composites sont plus sophistiqués qu'ils n'y paraissent à première vue. La constitution de "damiers" par exemple pose un petit problème de construction : les joints verticaux superposés ne peuvent l'être en réalité car ils feraient " coups de sabre". Un appareillage bien étudié permet de donner au mur toute sa cohésion en maintenant l'apparence de la superposition des joints verticaux.

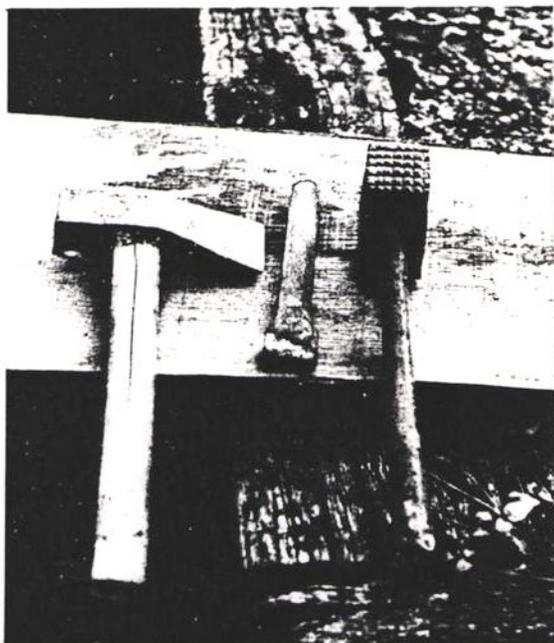
LES OUTILS DE
TAILLE DES MOELLONS



A. Une POLKA pour fendre et retailer les pierres relativement tendres.

B. Un SMILLE pour travailler les pierres dures.

Ces outils sont de moins en moins fréquents. Le travail du SMILLE se fait aussi avec un burin et une massette.



Le TETU était en quelque sorte le marteau à tout faire du maçon. Sa tête carrée servait à casser les blocs, son tranchant à les retailer.

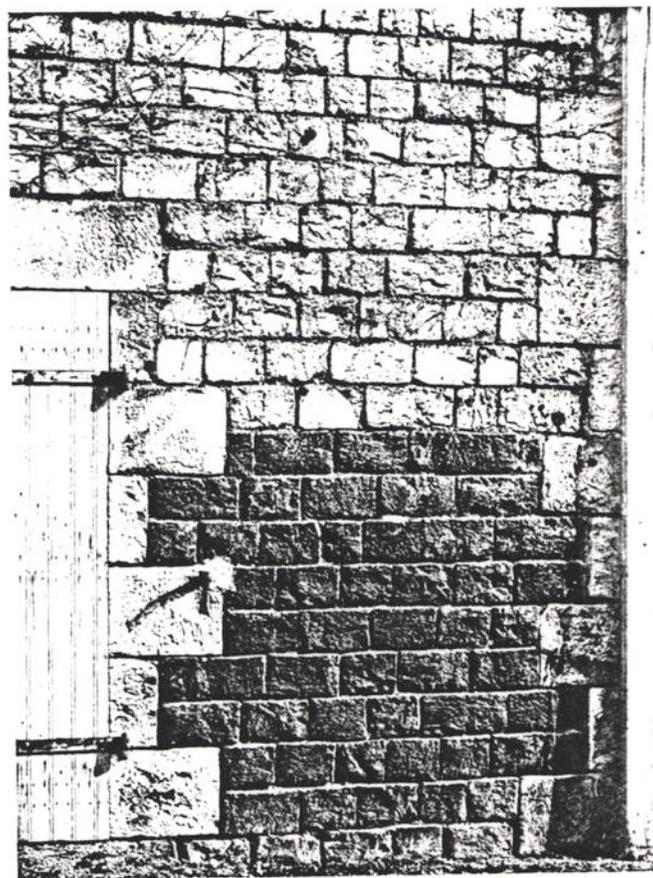
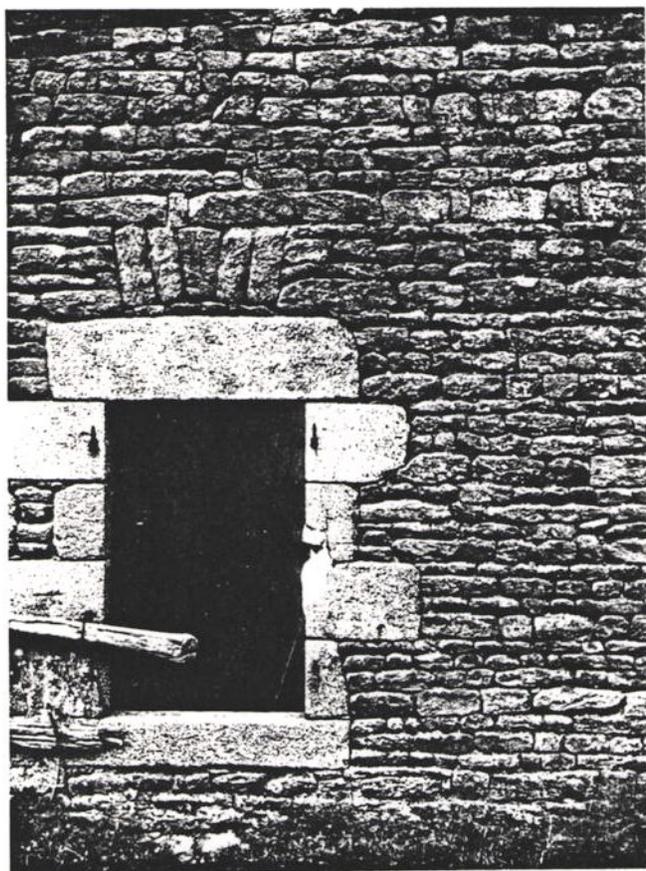
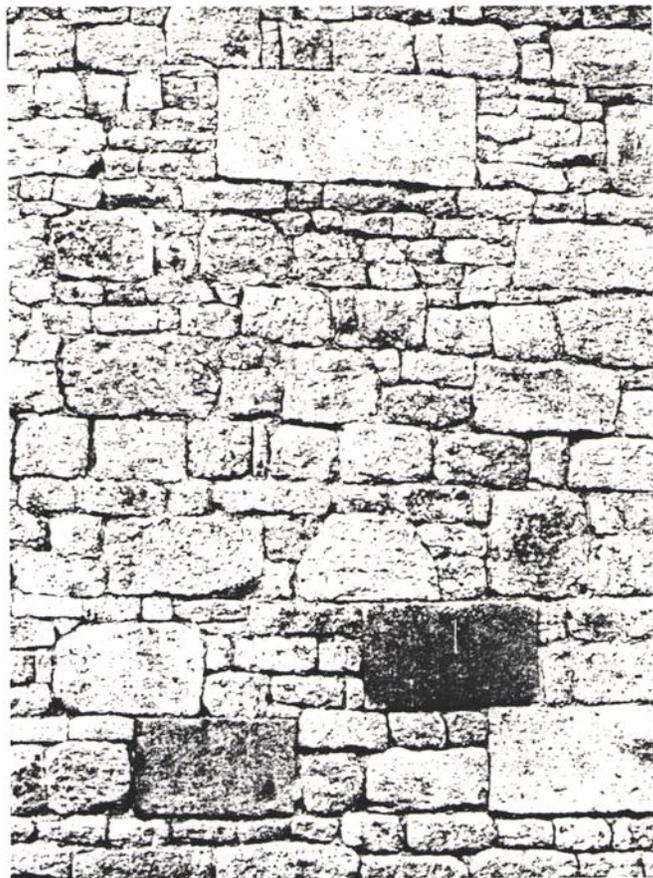
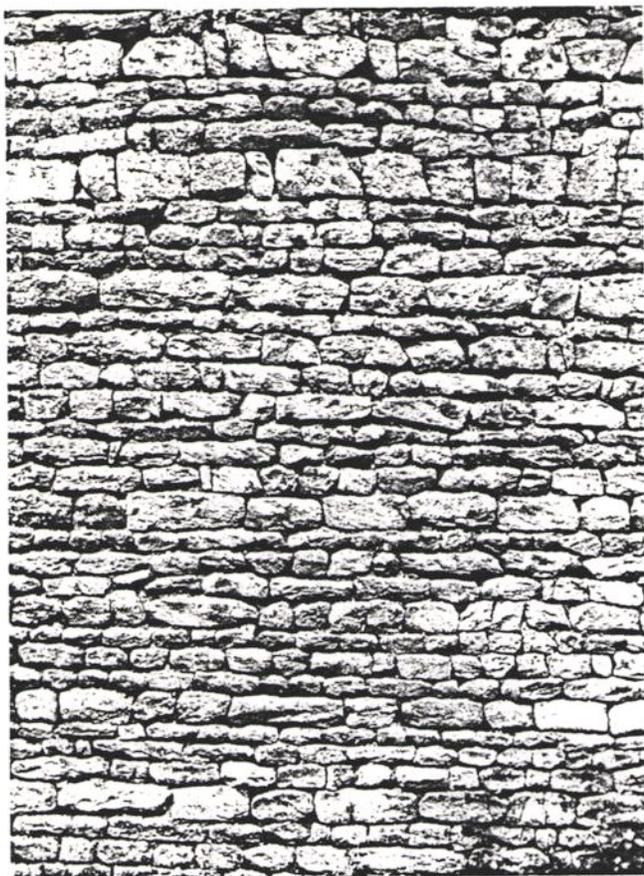
La CHASSE est utilisée pour fendre les pierres dures.

La BOUCHARDE sert à finir les surfaces par martelage. Celle-ci est assez ancienne car les facettes sont taillées dans la masse.

Outils de Mr BLAVOT



Mr BLAVOT dressant une face d'un moellon de calcaire à l'aide d'une POLKA.



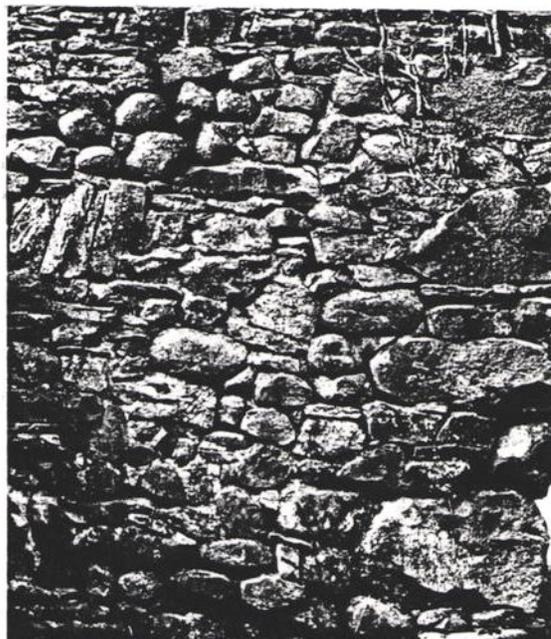
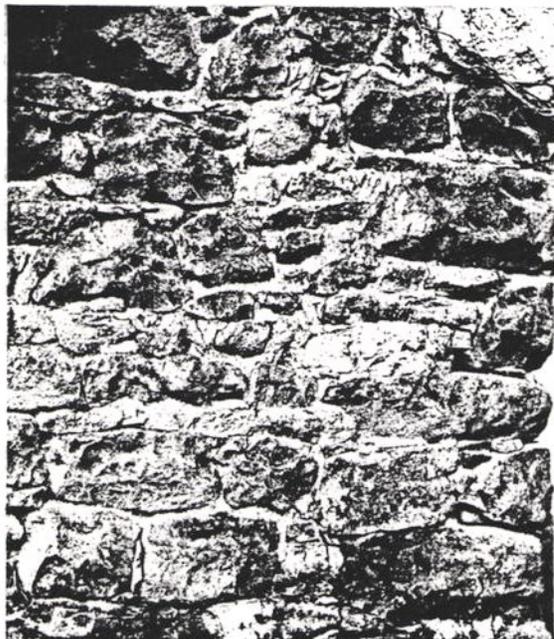
Toutes ces maçonneries sont en moellons de granit 1 Petits moellons ramassés dans les champs et rassemblés comme des platins de calcaire. 2 moellons smillés et pierres de récupération (peut être sciés) 3 Petits moellons et pierres de carrière taillés 4 Les pierres noires sont des moellons de granit smillés à partir des "boulets", les blanches sont des pierres de carrière.



SOUBASSEMENT
D'UNE GRANGE
A BARENTON

△
"Boulet" de granit

Ce soubassement est réalisé en moellons smillés. Le maçon a composé son mur à la manière des maçonneries composites en utilisant les deux sortes de pierre des environs. Les moellons noirs viennent des "boulets" de granit très dur que l'on trouve dans certains champs. Ce n'est pas évident de les éclater convenablement. Les blanches sont extraites d'une carrière proche de BARENTON et sont plus faciles à travailler. Les photos ci-dessous montrent des murs de granges voisines plus anciennes mais maçonnées avec les mêmes matériaux. On mesure alors le travail et le "savoir-faire" du "maçon" ou "tâcheron".

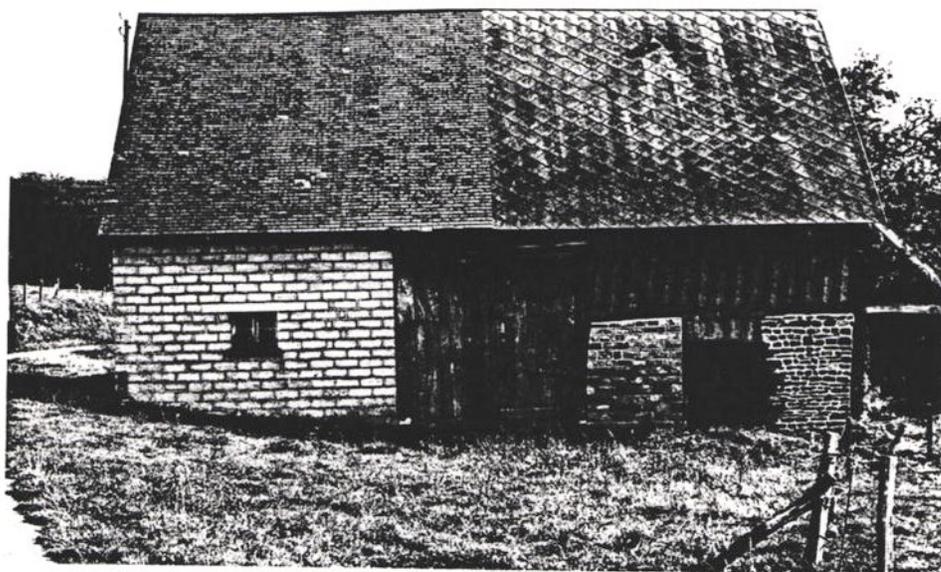




Le patchwork :

*une autre façon d'utiliser
et de valoriser la richesse
géologique du sous-sol.*

*Simple remplissage en
maçonnerie.*



*Une grange étable proche du futur musée de la
pomme et de la poire.*

- La composition en patchwork de certains bâtiments révèle aussi cette richesse de combinaison des matériaux. Bien souvent, elle traduit l'histoire de leur construction et de leurs aménagements successifs. Près du futur musée de la pomme et de la poire, une grange-étable illustre le charme de ce type de composition (cf photo).

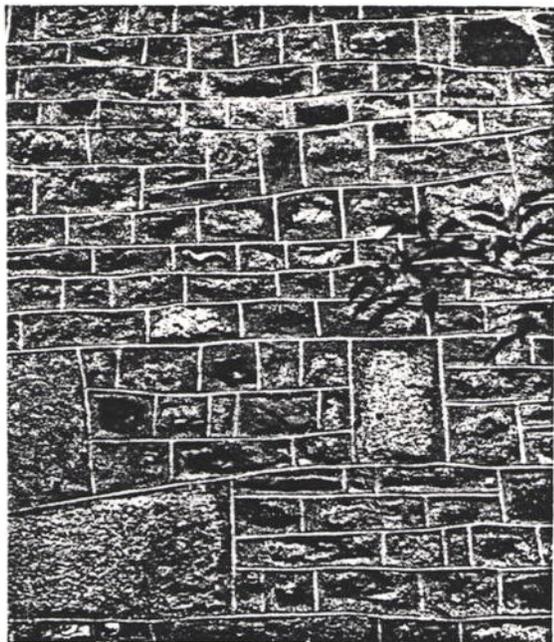
" Les mortiers".

- Dans les pays où la terre était suffisamment argileuse, on a très longtemps employé des mortiers de terre. Les mortiers de terre étaient préparés de la même façon que l'"ardrille" (cf 424). Plus la terre était argileuse, plus on y ajoutait de fibres (foin, paille, poils et crins...) pour la lier et compenser son retrait au séchage. Il fallait préparer le mortier en grande quantité pour combler à la pelle le blocage des murs de moellons. Pour être correct, le mortier devait être bien homogène et mouillé convenablement. On imagine l'énorme travail de préparation de la terre et la qualité parfois douteuse du mortier. Cependant encore à la fin du 19^{ème}, il était utilisé couramment dans certaines régions.

- Dans les pays où le sol était plus sableux on a très vite préféré les mortiers de chaux et sable. Ces mortiers à base de chaux grasse, bien que généralement considérés supérieurs au mortier de terre, n'étaient pas toujours fameux. Leur qualité dépendait de plusieurs facteurs : les calcaires que l'on amenait au briquetier pour les cuire n'étaient pas toujours très bons. Leur cuisson artisanale dans le four à briques était aussi sujette à quelques imperfections. De plus, sur le chantier, on devait encore éteindre correctement la chaux vive afin d'obtenir une pâte blanche sans grumeau. On la mélangeait ensuite à un sable de pays. Ces mortiers avaient cependant des qualités de "colle" tout à fait suffisantes. Leurs qualités thermiques et hygrométriques étaient nettement supérieures à celles des ciments et bétons actuels. Au début du siècle on trouvait sur le marché de bonnes chaux hydrauliques dont les qualités étaient assez proches de celles de la chaux grasse. La préparation et le dosage de ces mortiers impliquent donc eux aussi des "savoir-faire" originaux nécessaires à la réalisation des maçonneries de moellons.

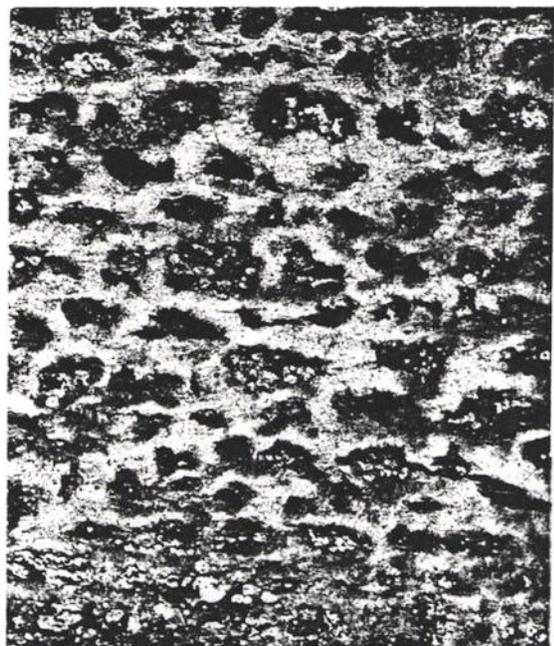
"Les enduits".

- Les enduits et les joints destinés à protéger les murs des infiltrations d'eau étaient toujours réalisés avec des mortiers de chaux grasse et de sable.

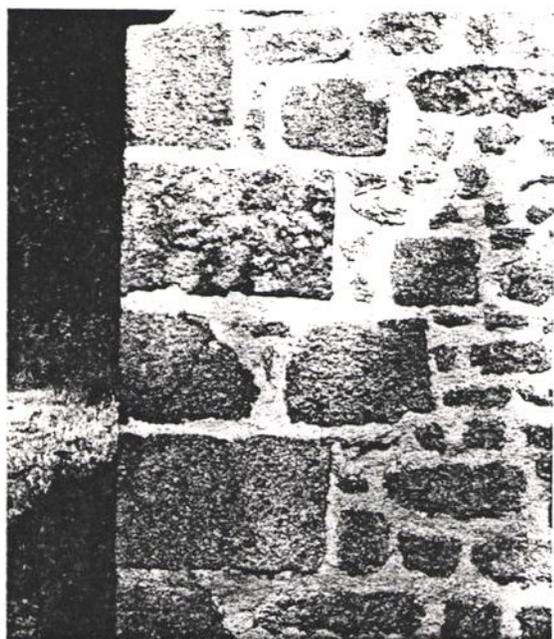


Les enduits et le traitement des joints.

Joints tirés avec une "langue de chat" après un rejointoiement de la façade probablement avant la dernière guerre.

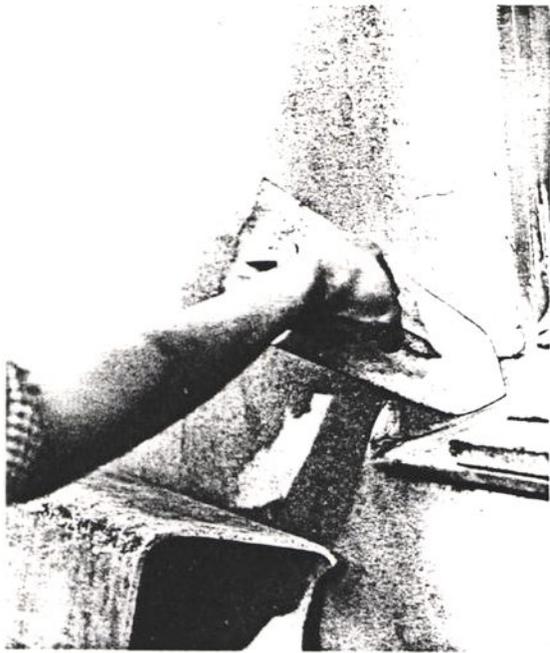


Joints beurrés au mortier de chaux sur une maçonnerie de petits moellons.

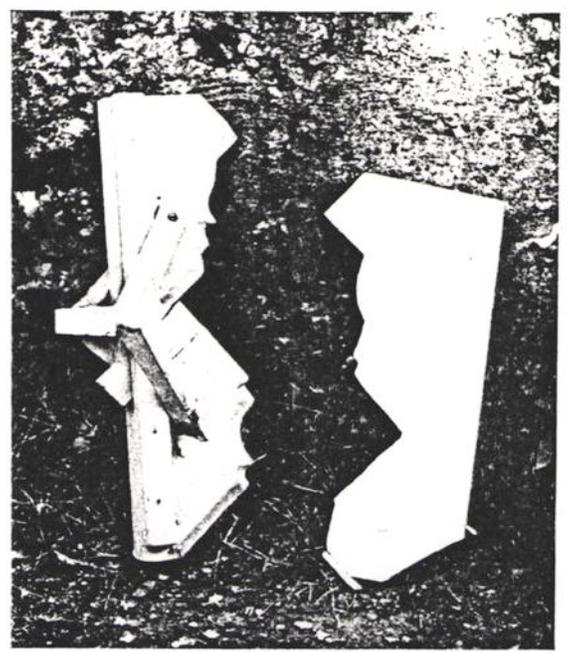


Joints beurrés au mortier de chaux sur une restauration de chapelle.

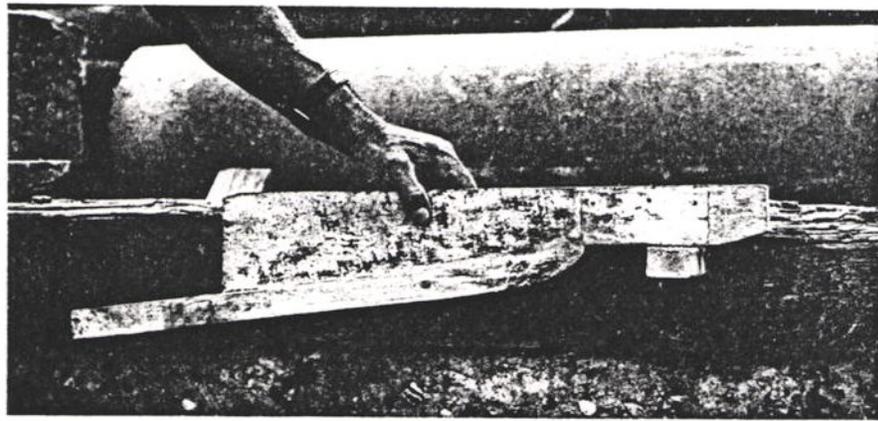
Les outils que l'on se fabrique avec l'expérience (Mr BLAVOT)



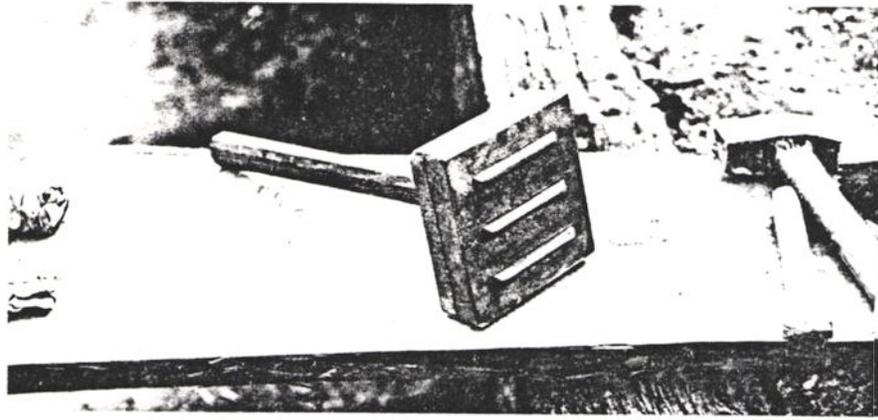
Une truelle pour finir les angles



Gabarit pour tirer des corniches en ciment.



Un gabarit pour finir les appuis de fenêtres coffrés (pente et rejingot



Petit pilon pour marquer les sols d'écurie (anti-dérapant).

Les sables de pays n'étaient généralement pas lavés de sorte que les particules les plus fines "limon, argile" teintaient les crépis. Les murs exposés aux intempéries étaient enduits tandis que, souvent, les autres ne l'étaient pas. Certains appareillages de moellons bien taillés pouvaient se passer de crépis. Généralement les murs destinés à être crépis étaient montés avec des moellons grossièrement dégauchis. Les joints largement beurrés laissaient respirer la tête de la pierre. Il existe toute sorte de façons de traiter les joints. A la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème}, les briqueteurs se sont délectés dans ce travail.

Dans la première moitié de ce siècle, une mode a refaçonné beaucoup de maçonneries de moellons dans la région. Les joints étaient beurrés souvent avec un mortier de ciment sur lequel on imprimait de faux joints tirés à la "langue de chat". Cette mode vient du style Art-déco des banlieux de 1930.

Les joints des maçonneries très travaillées étaient tirés aux fers (gabarits).

- Les gabarits que Mr BLAVOT s'est fabriqué utilisent le même principe appliqué à des éléments de construction plus importants (appuis de fenêtres, corniches). Lui-même dit que " c'était la mode, c'était une époque". Avec l'expérience des chantiers, il se fabriquait aussi des "outils" adaptés à son travail qui lui permettaient de résoudre différentes sujétions particulières (ex : la truelle à finir les angles ou bien encore un "tampon" pour marquer les sols d'écurie afin de les rendre anti-dérapant).

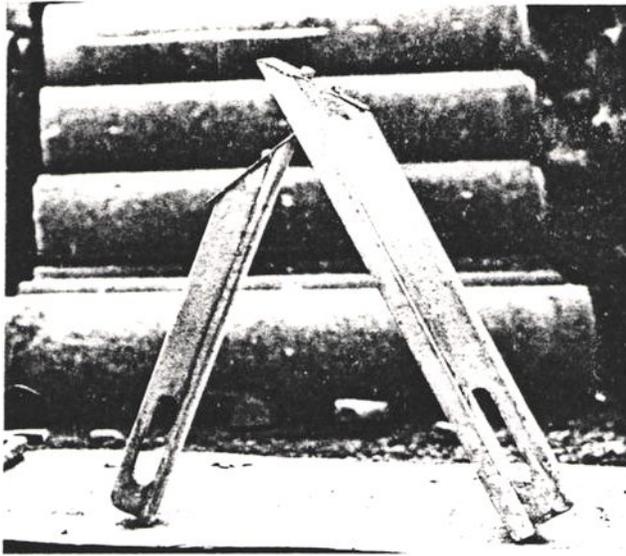
- En définitive, la maçonnerie de moellons sous son apparente banalité illustre bien l'importance des "savoir-faire". Le travail de main d'oeuvre considérable ne contredit pas le dicton : "Tout le monde peut maçonner, tout le monde n'est pas maçon".

4-22 : La taille des pierres.

Selon que les pierres sont dures ou tendres leur taille et les outils utilisés sont différents. Pour faire une bonne pierre de taille, il faut un matériau homogène. Dans le département de l'ORNE, on trouve principalement du calcaire (plus ou moins tendre) et du granit (plus ou moins dur).

La taille du calcaire.

- Les pierres de taille provenaient toujours de carrière où les "veines" étaient bien homogènes et la qualité de la pierre réputée. On employait la pierre de la carrière la plus proche. Pour certains éléments tels

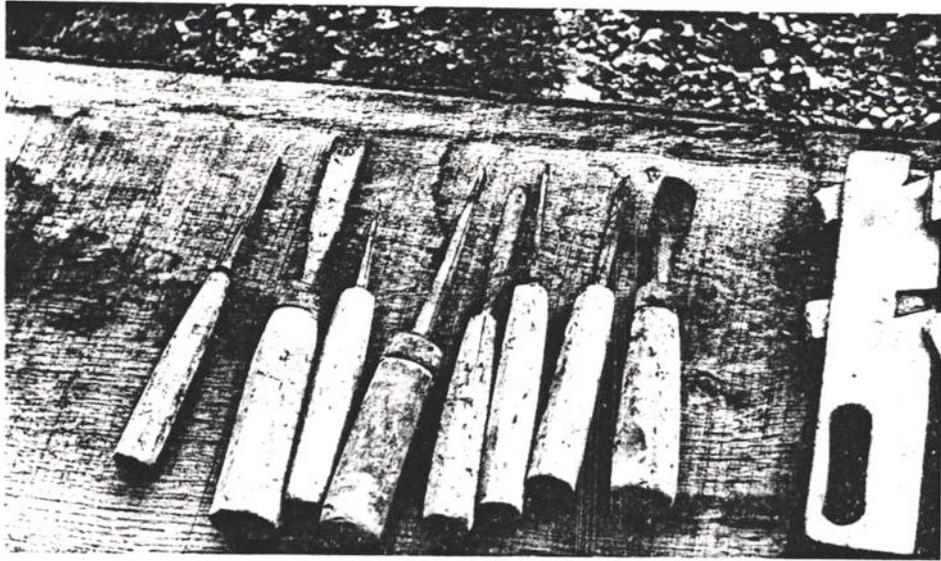


LES OUTILS POUR
TAILLER LE CALCAIRE

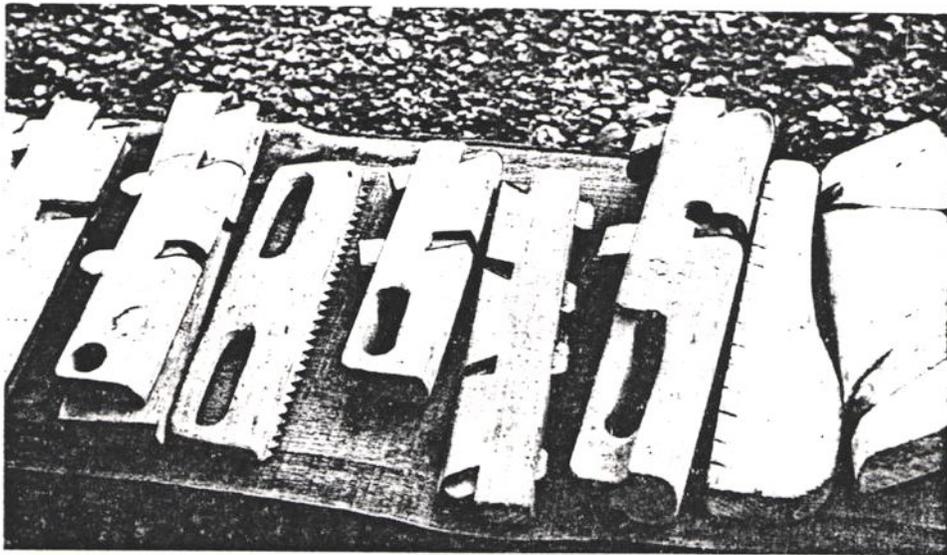
(Pierres tendres)

Outils de Mr BLAVOT

Guillaume pour finir
les arêtes.



Ciseaux et gouges pour sculpter.



Scie, chemin de fer, bouvet avec différentes formes pour
tirer des moulures avec doucines et arêtes.

que les seuils on allait chercher parfois plus loin une pierre suffisamment dure. A PREAUX dans le PERCHE, la pierre pour les pieds droits et les linteaux venait de NOGENT LE ROTROU tandis que celle des seuils venait de BELLEME.

- La taille de la pierre se faisait autant que possible à la carrière même. La pierre verte (lorsqu'elle a encore son humidité naturelle) est bien plus tendre et facile à travailler que lorsqu'elle a pris l'air et séché. Dans les galeries de mines, les blocs étaient extraits à l'aide de coins de chêne mouillés et martelés. Ensuite, les blocs pouvaient être sciés à la demande. Ainsi, le carrier préparait les pierres selon la commande du maçon. Les bons carriers marquaient, de leur signe, le lit de pierres de façon à ce que le maçon puisse les retravailler et les poser en respectant leur sens de sédimentation.

- Dans les constructions les plus banales, on ne s'attardait guère à sculpter les pierres de taille. Cependant dans les régions où la pierre était bonne et abondante, de nombreuses constructions présentent des encadrements et des corniches travaillés. Les pierres dégrossies à la carrière étaient maçonnées telles quelles puis sculptées en place par le maçon tailleur de pierre. C'est le meilleur moyen d'obtenir un alignement parfait.

- Le tailleur de pierre procède essentiellement par "grattages" successifs en utilisant d'abord des "chemins de fer" puis des "bouvets" qui sont de véritables rabots à gabarit. Il fallait une collection de rabots pour réaliser tous les profils (doucines, rainures, arêtes...). Le travail de finition se faisait avec un guillaume qui permet d'obtenir un alignement parfait.

Le tailleur de pierre utilisait aussi toutes sortes de ciseaux, burins et gauges soit pour dégrossir les blocs soit pour finir les parties qui ne pouvaient être "grattées" (angles rentrants par exemple...).

Dans les régions calcaires si la "taille courante" de pierres requiert toujours un spécialiste, les bons maçons de pays sont généralement très capables.

La taille du granit.

- Le travail du granit est différent de celui du calcaire. Les pierres, les encadrements, les corniches... sont commandés au tailleur de pierre qui fournit des éléments parfaitement finis. Il n'est pas question pour le maçon de les retoucher sur le chantier.

Il doit les assembler tels quels. Par contre le tailleur de granit se déplace souvent et vient tailler les blocs sur place. Les pierres pour le bâtiment n'étaient qu'une partie de la commande des tailleurs de granit qui réalisaient aussi des pierres à eau, des auges, des gadages... des monuments funéraires.

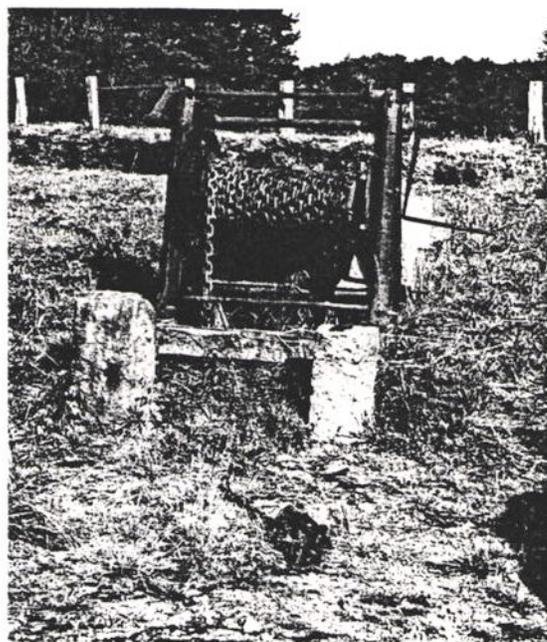
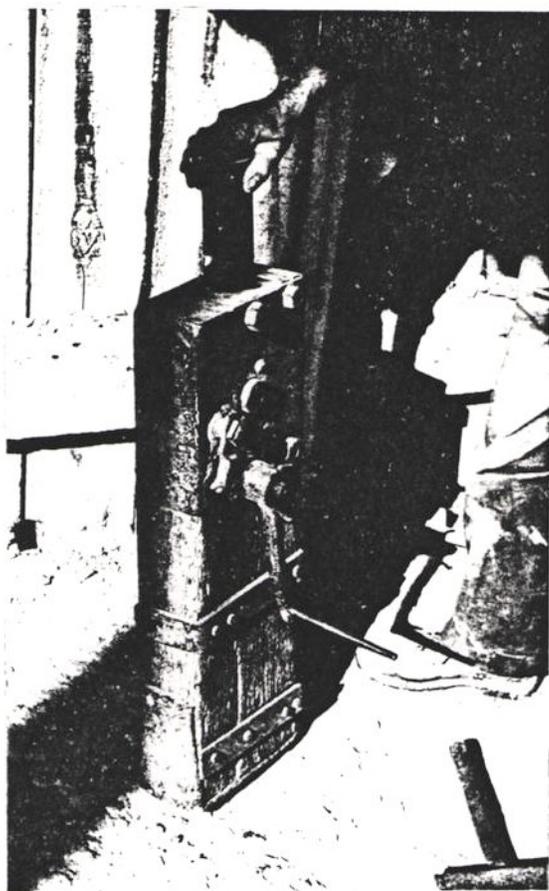
- Dans le Département de l'ORNE, on distingue principalement deux sortes de granit. D'une part, le granit de carrière, qui est homogène et dur (le plus connu de Basse-Normandie est le granit bleu de VIRE). D'autre part, le granit de pays, dit jaune (rouille), qui provient des blocs que l'on récupère dans les champs ou dans certaines veines qui affleurent. Ce dernier est beaucoup plus tendre. Il est parfois très friable et se comporte comme une vraie éponge.

- Dans les carrières, les blocs étaient dégagés avec des coins de chêne mouillés que l'on martelait. Ils étaient placés dans des avant-trous taillés à la massette et au burin. Le travail était beaucoup plus long et dur que pour le calcaire. L'extraction de la mine et la manipulation des énormes blocs, avec des moyens apparamment élémentaires, était un vrai travail de "Gaulois". Dans son atelier, Mr GUILLOUARD manipule toujours ses blocs de la même façon avec son cric, ses pinces, ses rouleaux et ses "bras". La première planche de photos (pages suivantes) permet de se rendre compte de ce que représente ce travail.

- Les planches suivantes présentent les outils de la taille du granit décrite sur la fiche de Mr GUILLOUARD. La simplicité et la banalité des outils utilisés laissent perplexe. On imagine alors le travail et la patience, toute l'habileté et la sensibilité nécessaires pour obtenir une pierre joliment travaillée. Là aussi, sous un travail impressionnant se cache un "savoir-faire" et une dextérité remarquables.

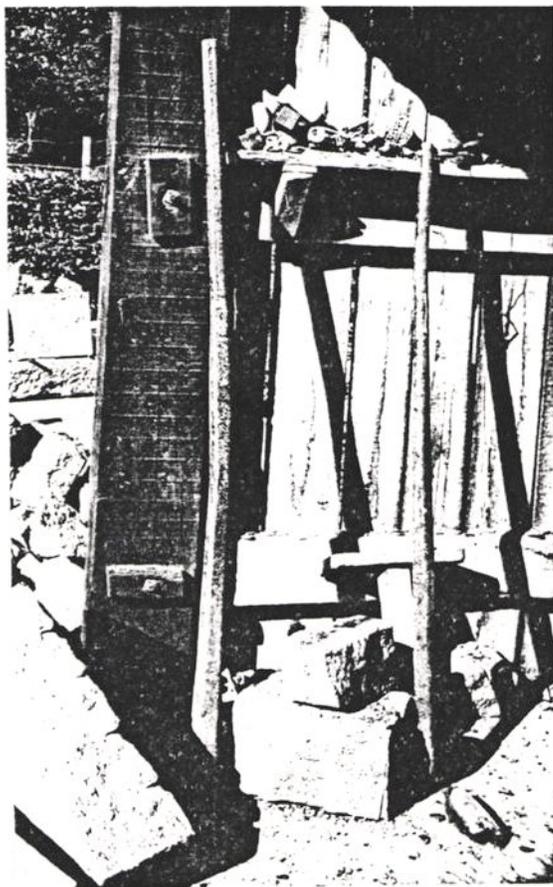
- Les deux dernières planches présentent les "accessoires" indispensables au tailleur de granit : les instruments qu'il utilise pour tracer ses pierres, la forge où il façonne ses burins et ses ciseaux, enfin son tabouret à un pied et son billot pour travailler à hauteur d'homme les petits blocs.

La manutention des blocs de granit : Mr GUILLOUARD travaille seul.

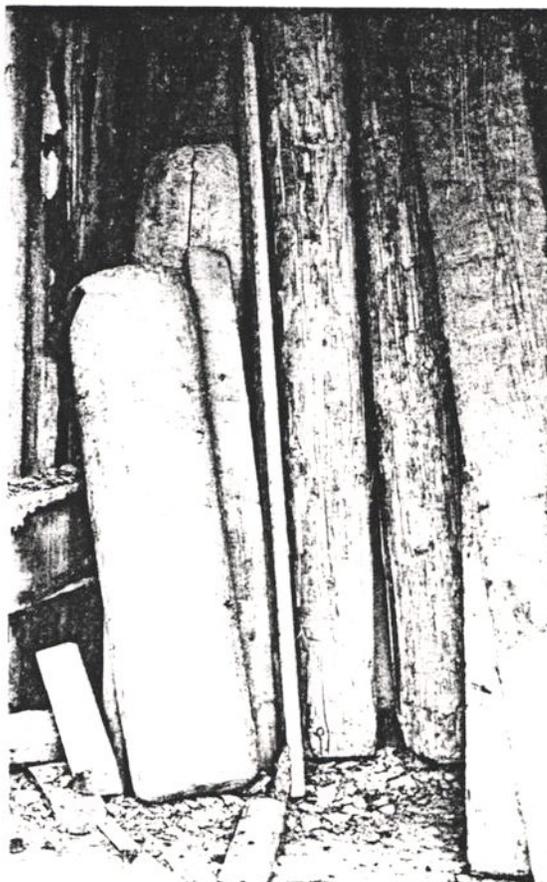


Un treuil de carrière.

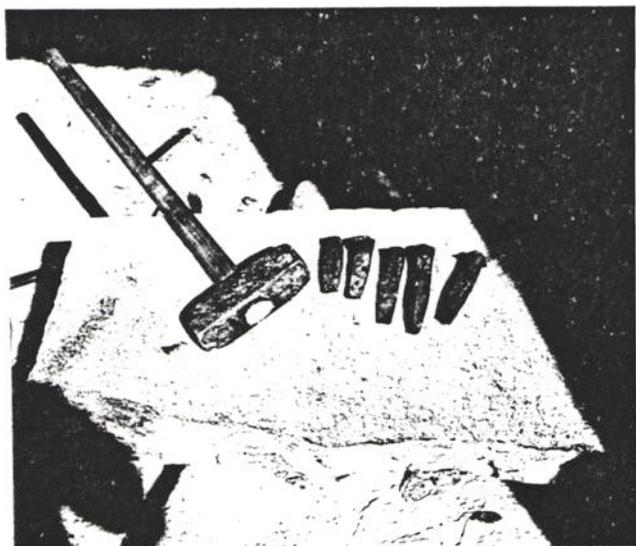
Un clic à cliquet.



Les pinces...



et les rouleaux.

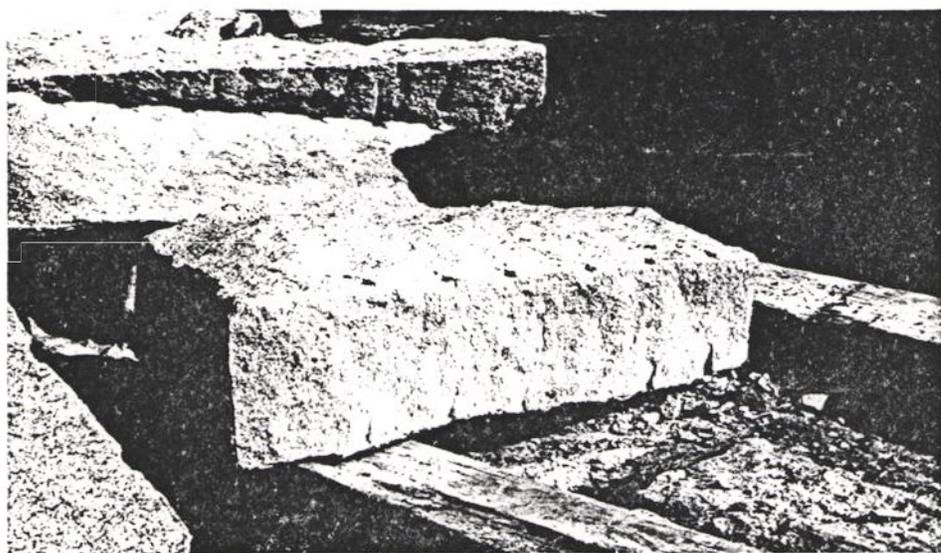


DEGAUCHIR LES BLOCS

Coins métalliques que l'on place dans les pré-trous. Le martellement avec la masse finit par faire éclater le bloc.

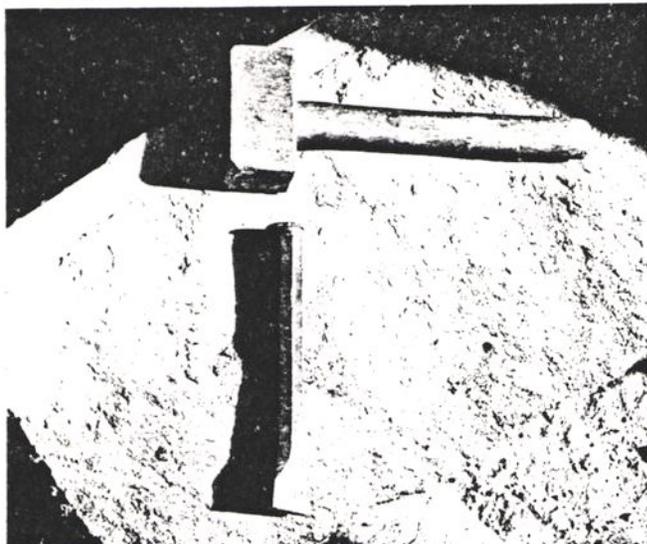


Bloc de granit récupéré dans un champ. Une veine à dévier la fente.

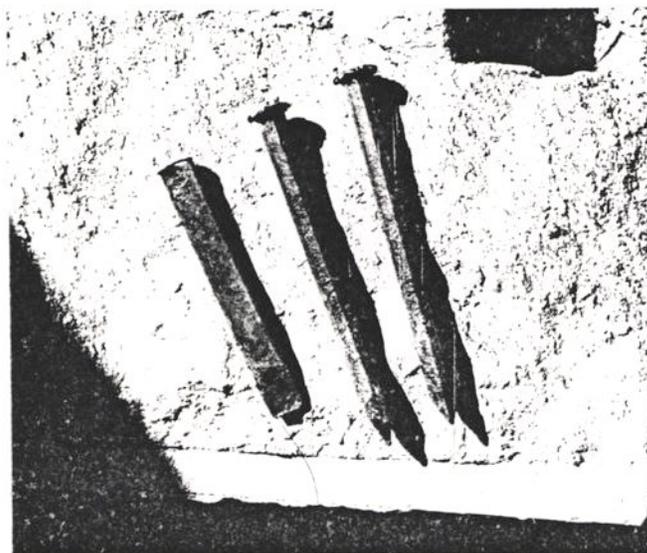


Bloc de granit bleu de carrière (VIRE) parfaitement éclaté.

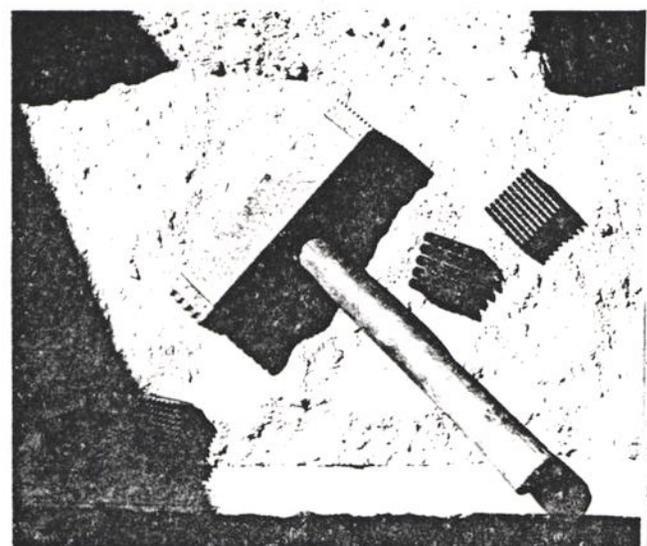
DRESSER LES ARETES ET FINIR LES SURFACES.



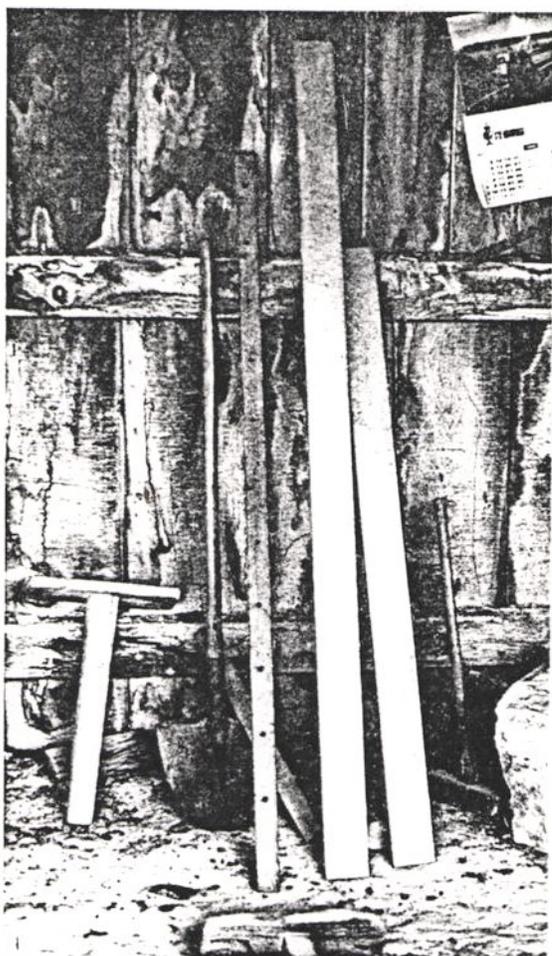
La massette, les ciseaux, les burins et la chasse servent à dresser les arêtes. La chasse permet de retirer parfois de gros morceaux.



Ces outils servent aussi à tracer la rainure et creuser les avant-trous dans les blocs pour les fendre.



Pour finir les surfaces on utilise la Boucharde à facettes interchangeable. Cela permet de changer les facettes usées et d'obtenir progressivement un grain très fin. (Il manque la balayette). Les surfaces peuvent aussi être simplement éclatées ou smillées.



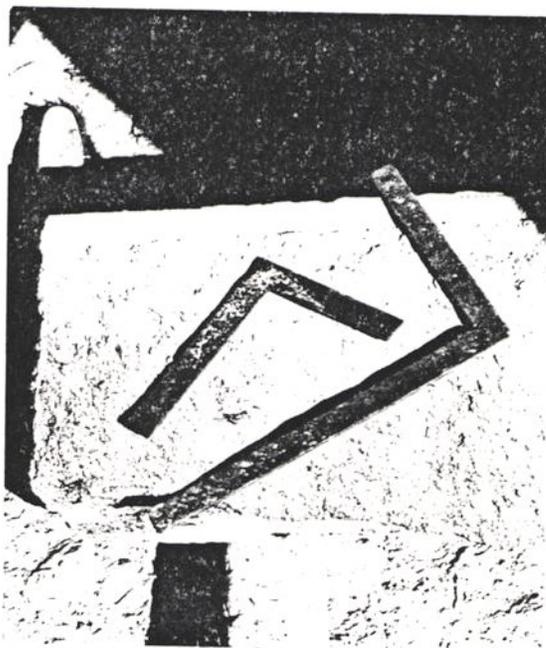
LE TRACE

Pour fendre convenablement les blocs il est absolument nécessaire que les traces des quatres faces soient d'aplomb. La finition des blocs exige aussi un tracé précis.

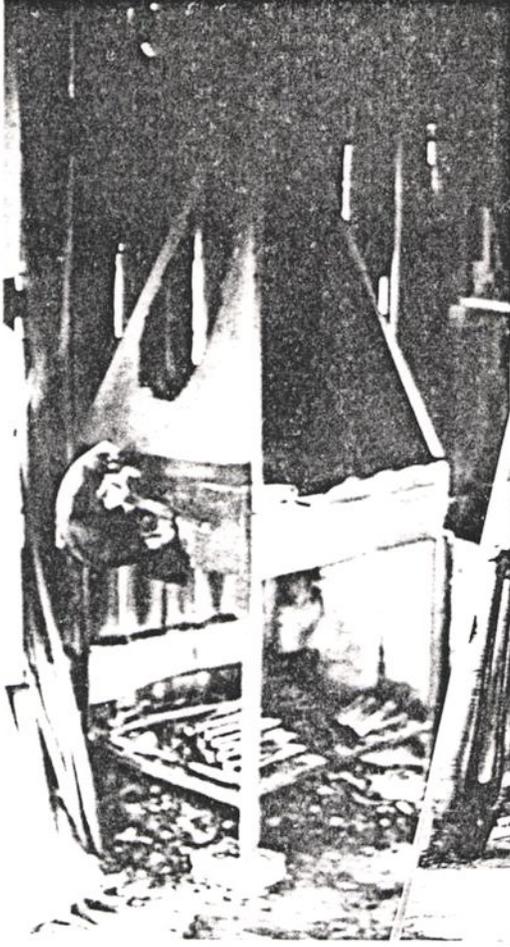
*Régle en alu et bois.
La règle en bois est percée de trous pour éviter qu'elle ne se déforme.
(règle commandée à un menuisier).*



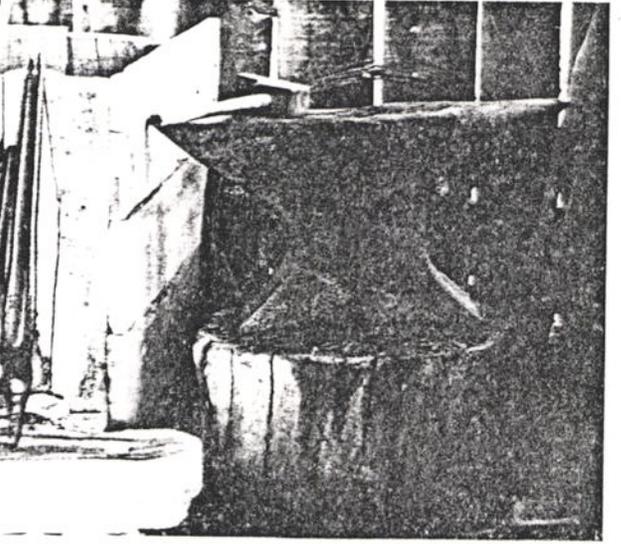
Compas en bois.



Equerre et fausse équerre pour les bordures des trottoirs.



*Dans un coin de l'atelier :
LA FORGE DE Mr GUILLOUARD où il
façonne ses burins et ses ciseaux.*



*Le tabouret à un pied du
tailleur de pierre.*



*Un billot de fortune pour
le travail des petits blocs.*

4-23 : Le bois et la charpente.

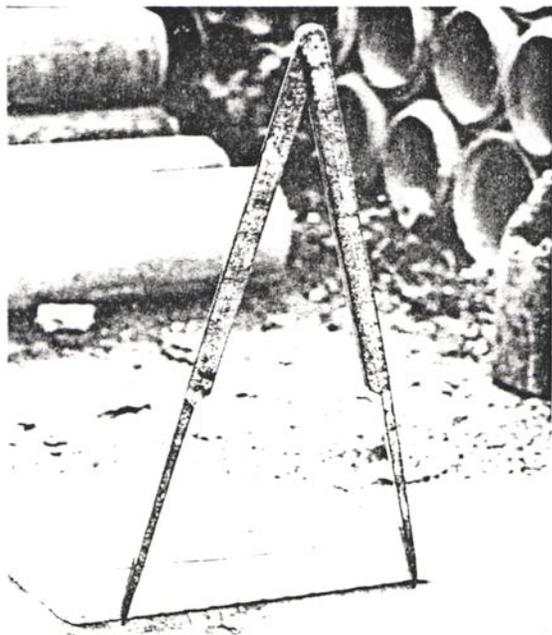
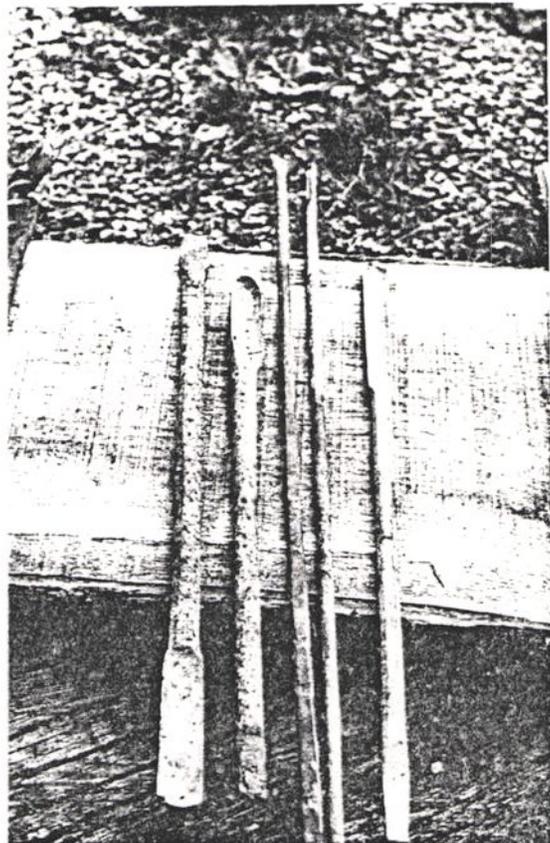
- Par rapport à la pierre, le travail du bois était relativement aisé bien que le sciage en long des grumes puisse sembler assez fastidieux. "De toute façon, on y passait le temps nécessaire et ça allait encore assez vite" disait Mr HUBERT. Les grosses poutres étaient simplement équarées à la herminette et les lattes fendues dans des billes de bois.

- Le charpentier et le maître d'ouvrage choisissaient les arbres en fonction des pièces dont ils avaient besoin. Le chêne était l'arbre préféré mais on utilisait aussi beaucoup le châtaignier que son tanin protège des insectes et de l'humidité. Dans le Perche, on utilisait aussi le peuplier en charpente. Ce bois a une bonne résistance mécanique, mais il est très sensible aux variations hygrométriques. Les toitures bougent à chaque changement de saison. Cependant, cet arbre permet d'obtenir des pièces de grandes longueurs. Ainsi Mr HUBERT se souvient avoir vu mettre en place des filières (pannes) de plus de 20 mètres de long. Autrefois, on ne coupait pas d'aussi belles pièces. Par contre, on appelait le nombre de personnes nécessaires pour la mettre en place. Elle était montée de front avec un homme sur une échelle tous les 3 mètres. En jouant avec des leviers, des rouleaux, des palans... et quelques astuces de chantier, ils mettaient en place d'énormes poutres qui dépassaient parfois la tonne (cf les fiches de Mr THIRION et Mr CHALUFOUR).

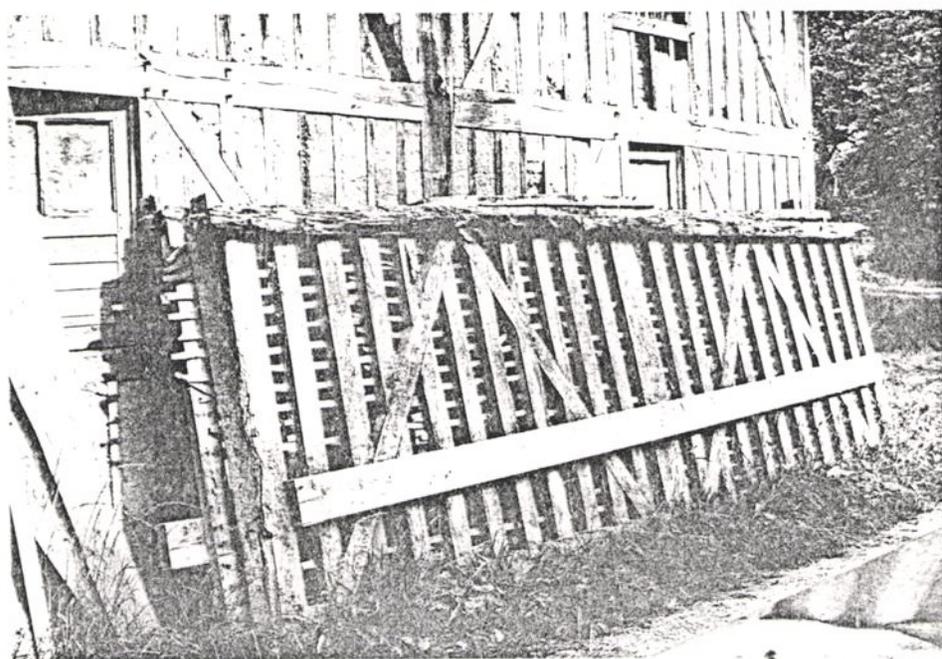
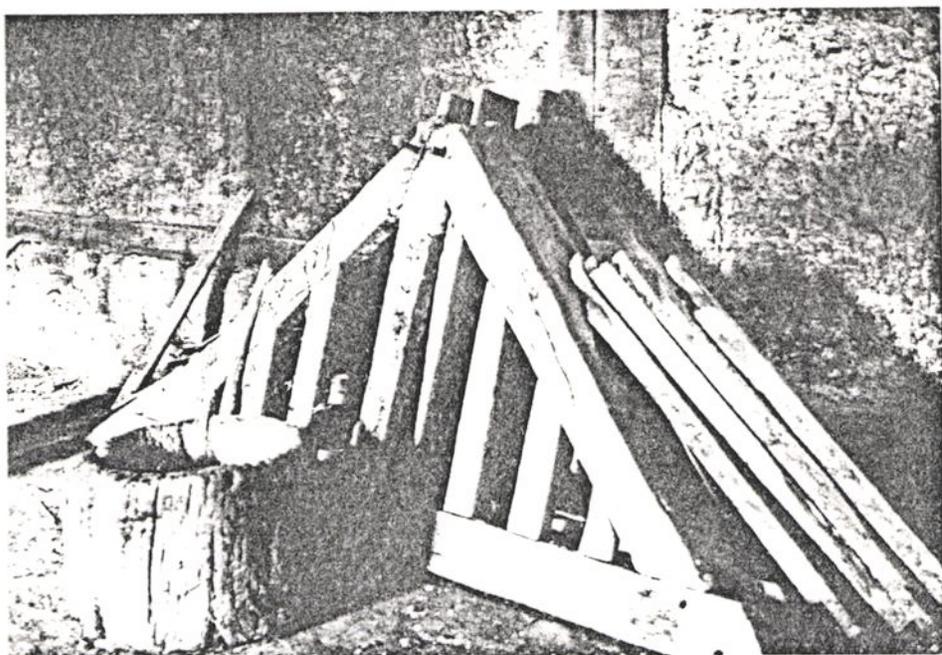
- La clef du "savoir-faire" des charpentiers est le tracé de l'épure de la charpente sur le sol. Ce dessin était généralement tracé au cordeau en utilisant le trait carré (3,4,5). Les détails d'assemblage étaient tracés directement sur les pièces positionnées au sol. La taille de ces assemblages se faisait avec des outils courants pour certains (scies, ciseaux, tarières et gouges pour les mortaises). D'autre comme l'herminette et la biseau (2 tranchants pour tailler les tenons) sont plus originaux. Les charpentiers utilisaient aussi de longues tarières et gouges pour percer les trous des chevilles (photos jointes des outils de Mr BLAVOT).

- Les assemblages devaient être suffisamment simples pour faciliter le montage définitif. La charpente prenait son assise. Cette souplesse des noeuds permettait aussi les redressements de charpentes tels que les a effectués Mr BLAVOT après les bombardements de la dernière guerre (voir fiche Mr BLAVOT). Enfin, les éléments étaient indépendants autant que possible. Les chevrons par exemple n'étaient pas cloués sur les pannes. Ils étaient cloués à un sabot qui reposait librement sur la panne. On évitait ainsi des effets de voile de la toiture. Un chevron pouvait céder sans emporter le reste. Il était plus facilement changé.

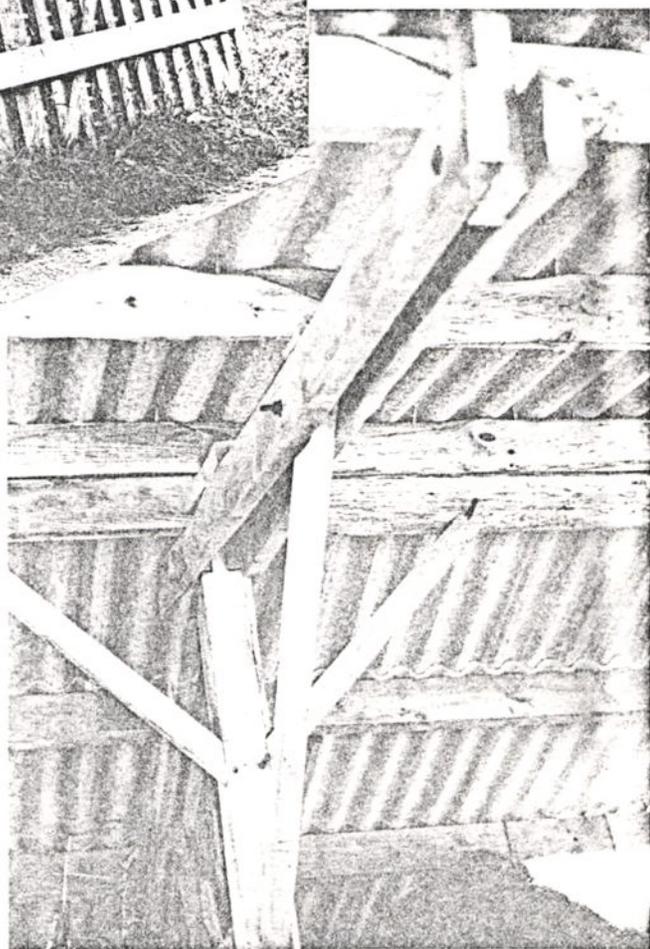
Des "anciens" outils de charpente de Mr BLAVOT.



*Mr BLAVOT se servant d'une bisaigue (tenons, mortaises...)
 Différentes gouges et tarières (trou de chevilles)
 Un compas et une herminette pour équarir les poutres entre autres usages.*



Récupération de pans de bois, de fermes et de pignons.



*Charpente moisée conçue et réalisée par un agriculteur (Mr HEBERT)
La souplesse des bois des arbalétriers rattrape le faux écart.*

- Aujourd'hui, les qualités du bois le maintiennent toujours parmi les matériaux de construction très employés. Cependant, les techniques de charpentes ont considérablement évoluées et se sont diversifiées (de la charpente légère jusqu'au lamellé collé) tandis que les vieux pans de murs à ossature bois sont avidement récupérés.

4-24 : " Terril- Ardrille- et torchis".

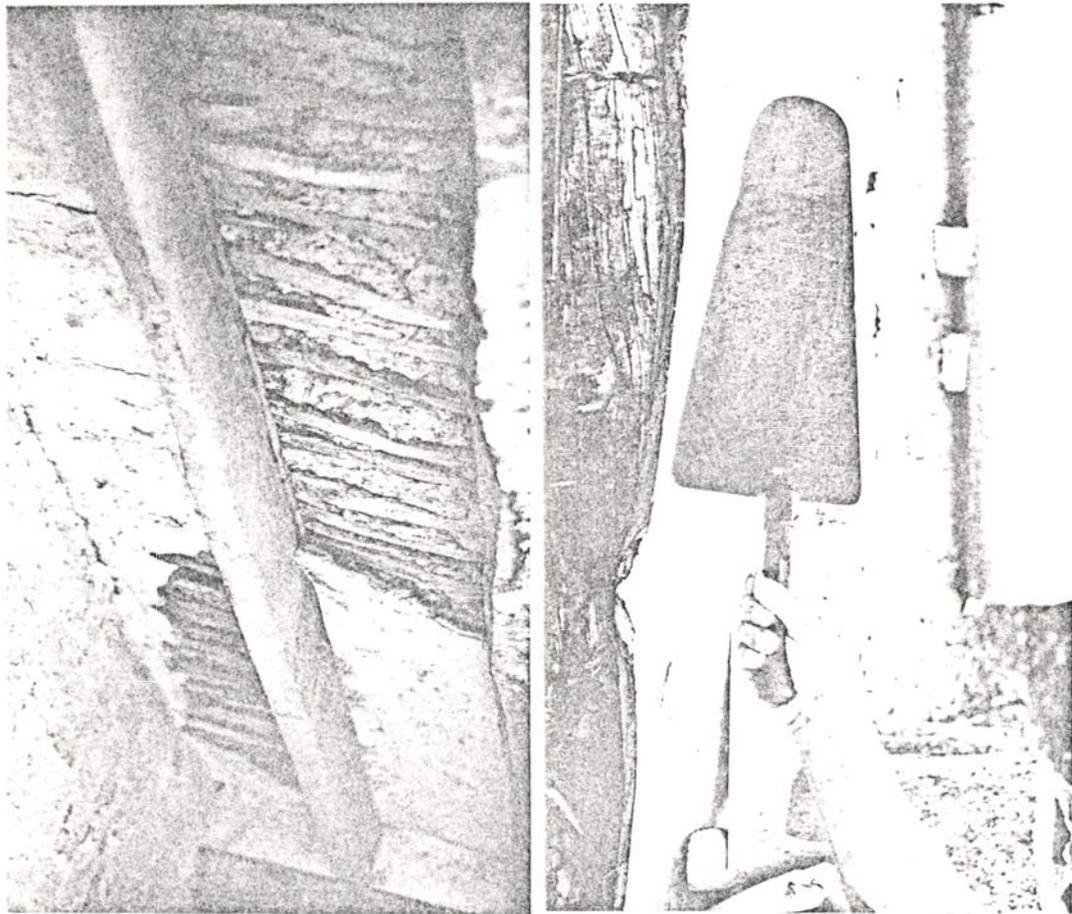
- La terre et surtout l'argile, sous diverses formes, était un matériau largement utilisé dans la construction. Sa préparation et sa mise en oeuvre sont caractéristiques de ces "savoir-faire" qui étaient largement répandus et qui sont aujourd'hui quasiment totalement oubliés. La banalité et l'"archaïsme" attachés à cette technologie ont certainement accéléré cet oubli. Les travaux d'entretien de ce matériau souvent nécessaires ont contribué à oublier aussi ses qualités thermiques, accoustiques et hygrométriques que l'on redécouvre avec intérêt aujourd'hui. Enfin, la terre ne coûtait rien pour autant que l'on puisse disposer d'une main d'oeuvre suffisante pour sa mise en oeuvre. La préparation de la terre elle-même se faisait toujours de façon analogue. Elle est décrite dans les fiches de Mr HEBERT et Mr DIBON. Cependant, la constitution des "torchis" était différente selon ses applications.

- Le plancher de terre ou terril est la forme d'utilisation de ce matériau la plus répandue sur l'ensemble du Département de l'ORNE. Dans ce cas, les brins de paille devaient être peignés et rangés avant d'être incorporés à la terre. La paille en quantité suffisante (50 %) permettait aussi de rouler le torchis autour des lattes de bois et de constituer les "barrelets" ou "boudins". Ceux-ci étaient placés ensuite côte côte et servaient de hourdis entre les solives. Les brins du torchis de la chape étaient plus fins et écourtés comme ceux des mortiers de terre. La sous-face du plancher était simplement lissée (sans recharger) à l'aide d'une énorme truelle (voir photo). Un système de plancher plus récent consistait à clouer des lattes sur les solives et bourrer dessus un torchis.

- Adaptés aux divers types d'ossature bois, la composition et la mise en oeuvre du torchis sont très différentes. Mr DIBON explique la préparation de l'"ardrille" et la façon de la placer par poignée entre les colombes de l'ossature bois. Dans ce cas, les brins sont courts. Mr HEBERT lui, raconte la réalisation des panés de torchis. Cette fois, la longueur des brins permet la préparation de gazons (longs boudins de torchis) qui seront entrelacés entre les lattes et les colombes du pané. Dans ces deux cas, le torchis est placé et lissé à la main.

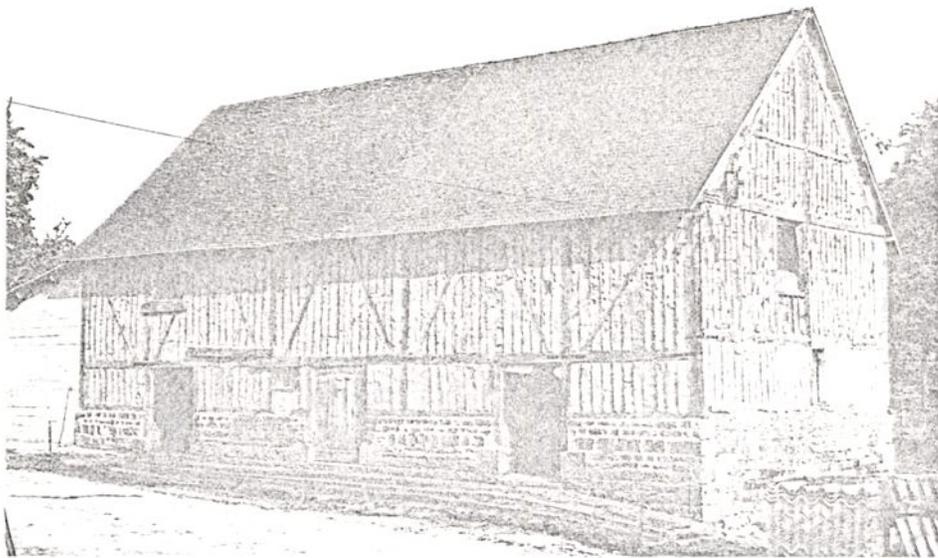


LES PLANCHERS DE TERRE
OU
LE TERRIL



Un plancher de terre récent.
Le terril est simplement barré
sur un lit de lattes et lissé.

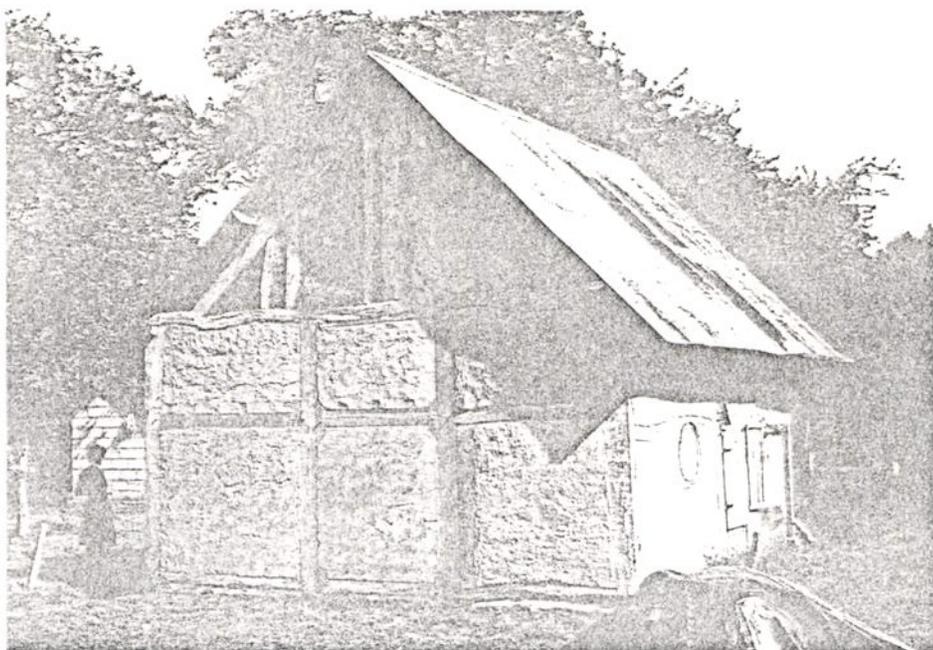
Truelle à terril (de Mr BLAVOT)
L'usure indique que son propriétaire
était droitier.



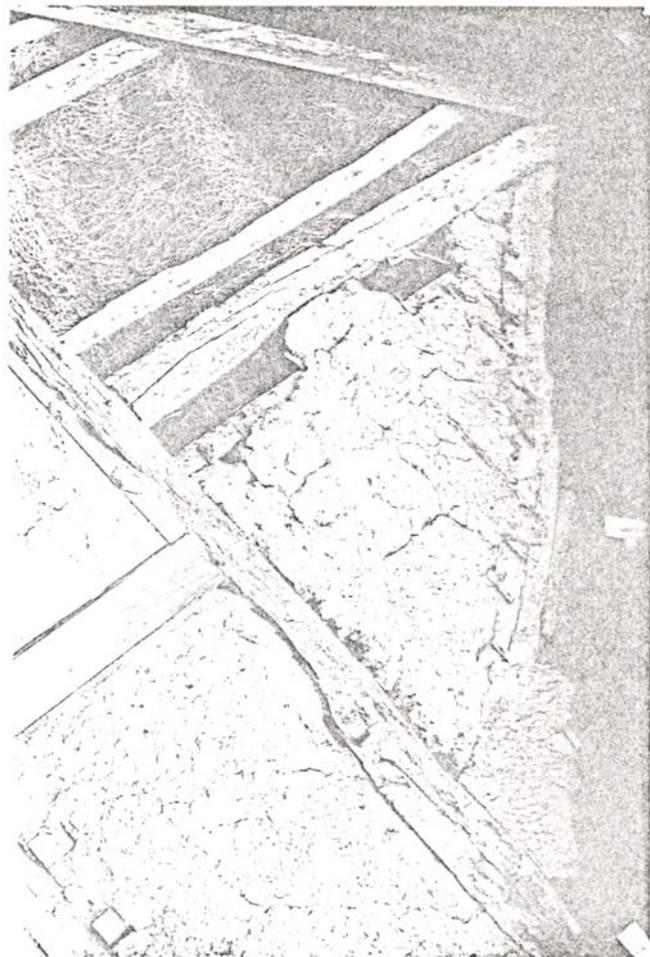
Prés de BARENTON.



La grange-étable dont Mr DIBON (agriculteur) entretient et restaure petit à petit l'"entre-colombe" en ardrille.



*Au Menil
de Briouze.*



Un bâtiment agricole dont Mr HEBERT (agriculteur) a restauré la charpente et les panés de torchis.

- La terre et l'argile étaient aussi utilisées pour réaliser des mortiers pour les murs de moellons. Ils servaient aussi à maçonner les briques. Dans ce cas, on employait surtout des brins finis et écourtés. Les poils de vaches, le crin de cheval étaient utilisés principalement pour les enduits intérieurs de finition. Ils se travaillaient à la truelle et à la taloche. Dans beaucoup d'habitations, ces enduits n'ont toujours pas été remplacés par du plâtre.

- Les sols en terre battue utilisent eux une technique très différente qui se rapproche de celle du pisé. La terre est employée sèche et la cohésion du matériau est obtenue par damage. Ces sols de terre battue étaient eux aussi très répandus.

4-25 : La terre cuite artisanale.

- Ce mode de production des briques était très simple. Chacun avait la possibilité de préparer son moule et donc de commander un produit original (corniches, encadrements...). La construction du four et le mode de cuisson permettaient aussi de contrôler en partie l'apparence des matériaux. A la base du four, les briques sont dures, sonores et rouges vifs marquées de coups de feu (noirs). Elles sont très résistantes bien qu'elles puissent être fendues. Au sommet du four, les briques sont plus rosées et moins déformées. Elles sont aussi moins résistantes.

Dans ces fours des briquetiers, on cuisait souvent aussi des blocs de calcaire pour faire de la chaux vive.

- Sans parler de prix de revient, la qualité de ces briques artisanales était parfois discutée et chaque briquetier trouvait bien sûr les siennes nettement meilleures que les autres. En fait, la qualité dépendait d'une série de facteurs que seul un "savoir-faire" extraordinaire permettait de maîtriser. La brique dépend, bien sûr, d'abord de la qualité de la terre elle-même et de sa préparation. Ensuite, il faut la mouler convenablement et la mettre à sécher de façon qu'elle se déforme le moins possible. Puis on construit le four que l'on allumera à un moment propice (temps). Enfin, il faut savoir conduire la cuisson (montée en température, temps et température de la cuisson, refroidissement). Mr FONTAINE a écrit sa façon de procéder que lui a transmise son père (texte original page suivante) Ce récit original exprime bien la richesse de ce "savoir-faire".

RECIT DE MONSIEUR FONTAINE, BRIQUETIER A L'ANCIENNE.

Tout fait des briques voila comment j'opere. J'ai une couche
 d'argile a trois mitres de mon chantier elle se presente de cette facon
 une premiere couche vegetale de 15 cm. en dessous une couche de 1:70
 de terre propre a la fabrication des briques. cette couche une fois le de-
 couvert enleve je la fait piocher par une pelle Toledo. si j'en fais a qui il
 faut pour l'annu. je l'emmene au feu et a mesure que j'en ai besoin avec
 un tracteur et une remorque de deux mitres cube et qui fait environs
 1000 briques. Cette ^{terre} est arinee sur mon chantier je la mouille unique-
 ment avec de l'eau. mais pas plus qu'il en faut. je la laisse tremper
 8. ? ou 10 heures cela depend du temps que je dispose. Le soir je la
 brume si la pelle plate pour remettre un peu d'eau soit en manquant ou
 melange elle qui aurait ete trop molle avec celle plus siche.

Le lendemain matin avec une bous de fer je la bat pour casser
 les motes qui auraient resisté au tournage de la veille. cette terre battue
 je la met dans une brochette que je mont sur une table a bi d'un
 trempleur. j'en vide deux. ce qui me fait environs 125 briques. c'est
 a ce moment que ma femme intervient nous avons un feu de deux
 moules de deux briques chacun. j'empli un moule ma femme le poud.
 et la vide sur une place propre pendant ce temps je rempli l'autre moule
 ma femme a ce le temps de vide son moule et de le poudrer avec de la
 poudre que l'on obtiens en criblant de la terre crue sur le feu d'au-
 nous le portons plus tard. nous essayons de faire notre mortier de terre
 dans la matence. ces briques ainsi faites sont la deux a trois jours
 selon le temps ce il faut les ramassees a moitié seches pour pouvoir
 les repressees. ces briques ainsi ramassees sont tallees sous la dalle et
 le les cache avec des sacs en plastique et des sacs en toile de cette
 facon je pour les conserver sur un deux mois.

2
 Après midi je trempe un autre mortier, je vais à la terre et
 je ramasse des briques qui auraient séché. s'il me reste un peu de
 temps j'en refais quelques cents. Tous les presses je les presse ^{une à une}
 une machine à rebattre et tiens à la main pour les rendre uniformes
 je les dispose au tour de la Halle croisée et une sur l'autre en laissant
 un espace ~~entre~~ entre elles de la valeur d'un doigt. disposées de cette
 façon elles séchent définitivement. Quand nous avons une fournée
 de briques sèche environ 17.000. nous décidons d'en faire avec ma
 femme et l'aide du tracteur et une petite remorque nous emplissons le
 four cela demande trois jours. Quand le four est plein c'est à dire
 23 rangs les uns sur les autres rangés de diverses façons. Je bouche les
 portes je met un dernier rang de briques qui ont déjà servi plusieurs
 fois pour protéger celles du dessous d'un coup de vent ou autre
 aventure. Sur ce dernier rang je met deux traverses qui tiennent à
 la fin de la cuisson. Si le temps est propice j'allume ma four à une
 façon spéciale car n'ayant pas de cheminée il faut que j'établisse
 le tirage. en principe j'allume le mercredi soir une boudière dans le
 fond de chaque arche quand elles sont presque bouillies je met un
 peu de bois toujours petit à petit. le lendemain vers 10 heures le ti-
 rage est bien établi j'allume dans le devant de la même façon
 que la veille au soir. le feu qui maintenant est bien reparti fait
 sortir une épaisse fumée de vapeur c'est l'effumage. le soir vers
 9. H. 1/2 10 heures je bouille l'entrée du four avec des grosses touches
 qui tiennent le feu pendant 5 ou 6 heures. le lendemain vers 4 heures
 je réchauffe mon feu le tout avec une vingtaine de boudières que je
 bouille avec un fourgon. Ceci fait je mets bientôt plus de fumée blanche
 l'effumage est terminé. à ce moment nous renouons le feu de di et il est
 fait. et 7 heures je fais le vent c'est à dire je réduis le tirage en
 maquant un rang et demi de briques en bas de la queue du four
 à partir de ce moment c'est le grand feu qui dure environ 26 à 30 heures

Sous ce grand feu je recueille quelques amis qui me donnent un coup
 de main car il me faut pas quitter le feu le jour ce grand feu il nous
 fait environ 60 stères de bois nous commençons par du gros bois et
 ensuite des plus petits. Le bois que nous brûlons au cours de la journée
 fait beaucoup de braise nous la souffons de temps en temps avec un
 outil appelé (de quilleux) cette opération faite on souffe une ou deux
 bourses, réchauffe les endroits qui seraient en retard. Au bout de quel-
 ques heures ^(19h) la température est montée au tour de 1100 degrés. La cuisson
 se déroule ainsi pendant les 26. ou 30 heures. En haut sur le dessus du
 four il faut aussi bien occuper au bout de 20 heures de grand feu il faut
 gazouiller c'est à dire que j'ai fait des gazons (de l'herbe avec de la
 terre d'une épaisseur de 10 cm et carré 30 sur 30) que je jette sur le
 four en laissant un espace de 5 cm l'un de l'autre et bien substituer
 les endroits en retard. Au bout de 30 heures de grand feu c'est la que
 nos témoins vont commencer à servir car les briques en cuisant baignent
 sur feu. à un moment donné selon le feu qu'il y a eu, on s'aperçoit
 que les témoins ont baissé de la valeur d'une brique à plat la
 journée est donc faite. Rapidement nous maçonnons la grande du four
 avec des briques et on monte de terre. nous montons en haut on finit
 de gazouiller les endroits qui n'y étaient pas et l'on jette environ deux
 mètres cube de terre (souvent le diamètre de la terre) sur le four celle-
 ci cuira et servira pour fonder les moules à la fabrication des briques
 le four étant ainsi couvert reste huit jours comme ça. Il est donc la-
 mubi bon et tout le monde est content que ça soit fini.

Le samedi matin de la semaine suivante j'enlève la terre et les ga-
 zons de dessus le four le tout est bien cuit, le lendemain je donne un jour
 d'air à la grande du four et le jeudi suivant on peut s'en servir.

- Aujourd'hui, seules les commandes du marché de la restauration et des monuments historiques peuvent faire vivre ces artisans briquetiers. Il existe cependant toujours deux briquetiers qui travaillent à l'ancienne dans le PERCHE.

4-3 L'EFFICACITE DE CES "SAVOIR-FAIRE".

- Cette première approche des "savoir-faire" souligne la banalité et le travail de main-d'oeuvre impressionnant généralement liés aux techniques de construction traditionnelle.

Elle met surtout en évidence l'efficacité des "savoir-faire" qui permettent entre autre d'utiliser au mieux toutes les ressources locales. La souplesse des principes constructifs et l'intelligence du travail se complètent pour valoriser les matériaux locaux.

- Un regard sur le travail et la mise en oeuvre de ces matériaux révèle toute l'habileté requise. Les gestes et les outils sont eux aussi travaillés. Certaines réalisations témoignent de la maîtrise de "savoir-faire" tout à fait exemplaire ainsi que du souci esthétique de leurs auteurs.

- L'étude des différents modes de transmission de ces "savoir-faire" est riche d'enseignements quant à la façon d'envisager leur communication.

C'est un point essentiel pour la poursuite du projet du C.A.U.E.

5- BILAN PROVISoire ET PROPOSITIONS.

5-1 COMMENT ENREGISTRER ET COMMUNIQUER LES "SAVOIR-FAIRE" ?

5-11 : L'impasse habituelle.

- Les recherches documentaires effectuées sur le Département de l'Orne révèlent un réel manque d'informations relatives aux "savoir-faire" impliqués dans la construction traditionnelle. On pourrait croire que cela résulte d'une volonté des métiers de conserver jalousement leurs secrets ou d'un désintéressement du public à l'égard d'un travail peu valorisé socialement. Ce manque tient surtout à la grande difficulté de décrire et d'enregistrer ces "savoir-faire". Si le "savoir" s'écrit, le "faire" ne peut être qu'évoqué.

Les ouvrages concernant l'architecture traditionnelle et régionale proposent généralement des typologies de bâtiment. Les plus complets décrivent les matériaux et les techniques utilisés. La technologie, le travail des matériaux et leur mise en oeuvre, ne sont pour ainsi dire jamais abordés.

Les musées et les documents relatifs aux "arts et traditions populaires", quant à eux, reconstituent principalement des panoplies d'outils ou des ateliers. Parfois, des tableaux, photos ou croquis révèlent des attitudes : des gestes figés qui présentent un outil en situation. Ils évoquent à leur façon les vieux métiers sans pour cela décrire et transmettre leur "savoir-faire".

Les articles et les ouvrages concernant l'artisanat se préoccupent essentiellement de ses statuts.

- Les premières interviews menées et les documents rapportés ne permettent pas non plus de décrire dès à présent des "savoir-faire" en vue de leur transmission. Cependant, un bilan des deux approches présentées met en évidence deux aspects déterminants pour la transmission des "savoir-faire" :

. C'est d'une part, l'apprentissage par mimétisme des gestes et du maniement des outils. Cela implique ni plus ni moins que de "regarder faire" puis d'essayer, de "se faire la main".

. C'est d'autre part, la pratique du chantier. On y appréhende concrètement la construction. Les multiples sujétions développent l'expérience. La diversité des situations exerce l'esprit d'à propos. Chaque chantier a sa propre histoire.

Ces deux points, s'ils peuvent sembler évidents ont des inconvénients majeurs. Il faut être sur place au bon moment. Et puis, l'acquisition du "métier" au gré des sujétions de chantier est très lente.

Les vieux artisans, dont le "savoir-faire" est reconnu, ont des années d'expérience derrière eux.

5-12 : Filmer : une solution nécessaire.

- Le film et la vidéo apparaissent comme une solution tout à fait appropriée à l'enregistrement et la transmission des "savoir-faire". Effectivement, ils permettent d'enregistrer et de diffuser des gestes ainsi que la dynamique d'une action, d'un chantier. Une série de documents filmés offrirait un condensé d'informations originales et pratiques. De la sorte, on peut espérer mémoriser ces "savoir-faire" qui appartiennent à un patrimoine culturel qui se disperse et se perd.

- L'unité du chantier est une dimension essentielle à respecter. Chaque chantier est une nouvelle histoire qui associe et intègre des interventions complémentaires et indissociables." Une collection" de petits films qui raconteraient chacun un chantier ayant une valeur démonstrative traduirait assez fidèlement la pratique de la construction traditionnelle. De tels documents sont généralement plus attrayants qu'un documentaire général. De plus, ils offrent une vision globale et de détail de la construction. Celle-ci est absolument nécessaire à celui qui voudrait entreprendre... Par ailleurs, le déroulement et le rythme du chantier participent au mode constructif. Ainsi, ces films seraient de véritables documents pédagogiques.

- Ce projet pose évidemment un problème de moyens et de technique cinématographique. Il pose avant tout la question des sujets potentiels et de leur intérêt.

5-13 : Quelles occasions de chantier?

- Le tour d'horizon effectué a déjà permis de repérer un certain nombre de sujets possibles et intéressants.

Ces propositions ne sont pas limitatives. Le réseau des "associations" et "personnalités" alertées par le C.A.U.E. proposera certainement d'autres occasions dès que ce projet sera mis en place. Certaines associations très intéressées pourraient éventuellement y participer. Le C.A.U.E. de son côté, par ses multiples contacts, occupe une place privilégiée pour recueillir les informations nécessaires.

- En temps voulu, un problème de choix et de programmation se posera en fonction des moyens disponibles, des occasions et des délais impartis. Les chantiers sont évidemment des occasions ponctuelles. Néanmoins, on peut déjà retenir différentes propositions qui attestent des possibilités de reportages.

- Le Parc Régional Normandie-Maine fait restaurer le musée de la pomme et de la poise. Un vieil employé communal de BARENTON doit y refaire l'entre-colombage en "ardrille".

- Un couvreur de chaume qui cultive lui-même dans son jardin le seigle adéquat accepterait qu'on filme son travail. C'est un ancien projet du centre d'animation de TESSE LA MADELEINE.

- Mr BLAVOT, entrepreneur très qualifié pour la restauration, accepte aussi que le C.A.U.E. vienne filmer un de ses chantiers intéressants.

- Mr HEBERT (paysan près de BRIOUZE) tient à apprendre à ses deux fils tout ce qu'il sait, en particulier, la construction à ossature bois et la réalisation de panés en torchis. L'idée du film l'enthousiasme.

D'autres travaux annexes à la construction ne se déroulent pas nécessairement sur le chantier. Les "savoir-faire" impliqués ont néanmoins leur intérêt, par exemple :

- La production artisanale des briquetiers à l'ancienne comme Mr FONTAINE. Il est disposé à ce que le C.A.U.E. filme son travail.

-Mr GUILLOUARD, tailleur de granit, accepterait aussi que l'on filme son travail.

- Mrs MARIE ET MANIERES ont proposé de faire dans leur atelier une démonstration du travail de la menuiserie à l'ancienne.

Enfin, on peut aussi imaginer que le C.A.U.E. provoque un événement qui permettrait de résumer et de condenser avantageusement différents "savoir-faire". La reconstruction d'un four à pain, par exemple permettrait d'aborder successivement la maçonnerie de moellons, la réalisation en briques de la voûte, la charpente et la couverture. On peut même porter un bloc de calcaire à cuire puis éteindre la chaux vive sur le chantier afin de préparer un mortier de chaux grasse.

5-14 : Un travail d'équipe.

- La réalisation de tels documents pédagogiques filmés nécessite la mise en place d'une équipe constituée autour du C.A.U.E. Elle regroupera 4 à 6 personnes de diverses compétences (Architecture et construction, géographie et même ethnologie, prise de vue et de son, montage et composition...). Sa mission sera complète. Elle commencera par sélectionner les sujets en fonction des opportunités et de leurs intérêts, de sa propre disponibilité et des délais impartis. Ensuite, elle devra préparer ses interventions "in situ". Ce travail devra être assez précis car les chantiers étant des opérations ponctuelles, il ne sera généralement pas possible de retourner filmer une scène manquante. Un scénario guide devrait permettre de ne rien oublier d'important pour le montage. Enfin, et après le "tournage" bien sûr, l'équipe arrêtera le scénario définitif et procédera au montage.

- On peut imaginer, dans certains cas, faire jouer un rôle d'acteur à quelques membres de l'équipe, celui de l'apprenti en particulier. Cette participation directe amènerait sans doute des situations intéressantes d'un point de vue pédagogique. De plus, l'opinion des acteurs sera probablement intéressante pour le montage du document.

Sur des chantiers de "terre" (réalisation de panés, par exemple) où le travail de main-d'oeuvre est important, le coup de main sera certainement apprécié. Dans d'autres cas, sur les chantiers d'entreprise, cette présence sera certainement plus gênante qu'autre chose. Cela fait partie des scénarii à élaborer en fonction de chaque situation concrète.

5-2 QUELLE ACTUALITE POUR CES "SAVOIR-FAIRE" ?

- Ces documents filmés mémoriseront en quelque sorte les "savoir-faire" et les pratiques constructives qui, largement connues et diffusées, sombrent petit à petit dans l'oubli. La dimension historique, géographique et technique de ces documents pédagogiques en feront un outil de travail intéressant, en particulier, pour les personnes qui s'intéressent aux "arts et traditions populaires" ou bien à la construction proprement dite.

- Il semble aussi intéressant d'exploiter les informations recueillies en constituant une série de fiches pratiques (techniques et réalisations) à l'intention des restaurateurs. Les restaurateurs amateurs recherchent souvent des informations sur les techniques et les façons de faire anciennes. Les entreprises ne sont pas toujours qualifiées pour ces travaux et pourraient aussi y trouver un intérêt. Enfin, les collectivités soucieuses de préserver un patrimoine pourraient également s'y référer.

- Au moment où l'on redécouvre l'intérêt de matériaux tels que le bois et la terre, ces "savoir-faire" qui ont contribué à valoriser toutes les ressources locales (minérales et végétales), nous fournissent des indications précieuses. Dans l'Orne, les différents modes d'utilisation de la terre et leurs technologies de mise en oeuvre appropriées mériteraient une étude approfondie en vue de leur actualisation éventuelle. Des cahiers techniques centrés sur un matériau (son histoire locale et son actualisation) contribueraient au développement régional des filières bois et terre par exemple.

5-3 DES "SAVOIR-FAIRE" AUJOURD'HUI ?

- Alors que la politique d'industrialisation lourde du bâtiment est aujourd'hui remise en cause, les techniques qu'elle a généralisées ont contribué à dégrader considérablement les "savoir-faire" des métiers ainsi qu'à dévaloriser socialement le travail manuel.

- Aujourd'hui, le développement d'un outillage léger maniable et perfectionné permet d'accroître la capacité du travail manuel. On peut dès lors envisager de façonner des matériaux industriels adaptés. Retrouver une intelligence du geste et du "faire" semble d'un grand intérêt architectural. Rééquilibrer la part énergétique et informationnelle du travail humain contribue efficacement à une revalorisation sociale du travail manuel. Celle-ci apparaît de plus en plus comme un élément essentiel pour une politique de développement économique et de plein emploi.